

RENDEZ-VOUS : SAMEDI 6 NOVEMBRE

DANS LES SALONS DE L'HOTEL CONTINENTAL (Voir page 12)

Droit et Liberté

LE GRAND HEBDOMADAIRE DE LA VIE JUIVE

Prix : 20 francs.

Fondé dans la clandestinité

1^{er} Novembre 1948

Nouvelle série N° 15 (83)

"Avec les mêmes méthodes"

PIERRE TISSIER, professeur et membre éminent de l'entourage du général de Gaulle, a écrit dans son livre, *Le Gouvernement de Vichy* : « En France, le problème des Juifs n'étant pas exactement le même que celui des étrangers, doit être traité néanmoins avec les mêmes méthodes. » Quelles sont ces méthodes ? Dosage, numerus-clausus, interdiction de certaines professions, séjour dirigé... en attendant mieux. Un court rappel des expériences vécues sert d'avertissement.

Les mots de Pierre Tissier reviennent à l'esprit aujourd'hui qu'on parle beaucoup des étrangers et des Juifs. A l'occasion de la grève des mineurs, on a cru devoir attirer l'attention de l'opinion publique sur les étrangers. Nul ne saurait pourtant prétendre que les organisations syndicales des mineurs ne soient pas des associations françaises. Sans doute, dans la corporation, il y a un grand nombre d'étrangers; qui leur reprochera de servir la France en faisant ce dur labeur ? Qui aussi, en France, osera affirmer que les étrangers ne furent appelés dans les mines que pour devenir des briseurs de grève ? Autant que le danger d'un tel procédé, c'est celui de l'avalissement qui justifie toutes les inquiétudes.

QUI dit xénophobe dit antisémite, et vice-versa. Obéissant à on ne sait quel signal, certains s'acharnent à provoquer une nouvelle vague d'antisémitisme dans le pays des Droits de l'Homme. Des feuilles, telles que *Tour d'Horizon*, sont à nouveau vendues à la criée et déversent le poison meurtrier dont nous apportons par ailleurs un « échantillon ». Que cherchent encore ces hommes de main et quel nouveau pillage leur a-t-on promis ? Qui dirige ces entreprises de pogromes et qui les finance ? Ce sont les mêmes, ceux de l'entourage de Xavier Vallat, de Darquier de Pellepoix, de *Au Pilon*, de *Je suis Partout*. Regroupés, ils recommencent.

Hier, cette campagne antisémite était l'arme de l'occupant et la façade des traîtres. L'est-elle moins aujourd'hui ? Assurément non. Pourquoi alors les autorités publiques n'agissent-elles pas ? La Constitution prévoit pourtant l'interdiction d'entreprises comme celle du 9, boulevard des Italiens !

L'appel à la bassesse et à l'obscurantisme a toujours été nuisible à une nation. Une cause qui a recours à l'antisémitisme ou à la xénophobie est toujours une mauvaise cause. C'est signe de réaction, mais non forcément signe de force.

Le peuple de France n'a-t-il pas prouvé à maintes reprises, par son action et par sa solidarité, qu'il repousse cette excitation. C'est à ce peuple qu'il faut faire confiance.

M. VILNER

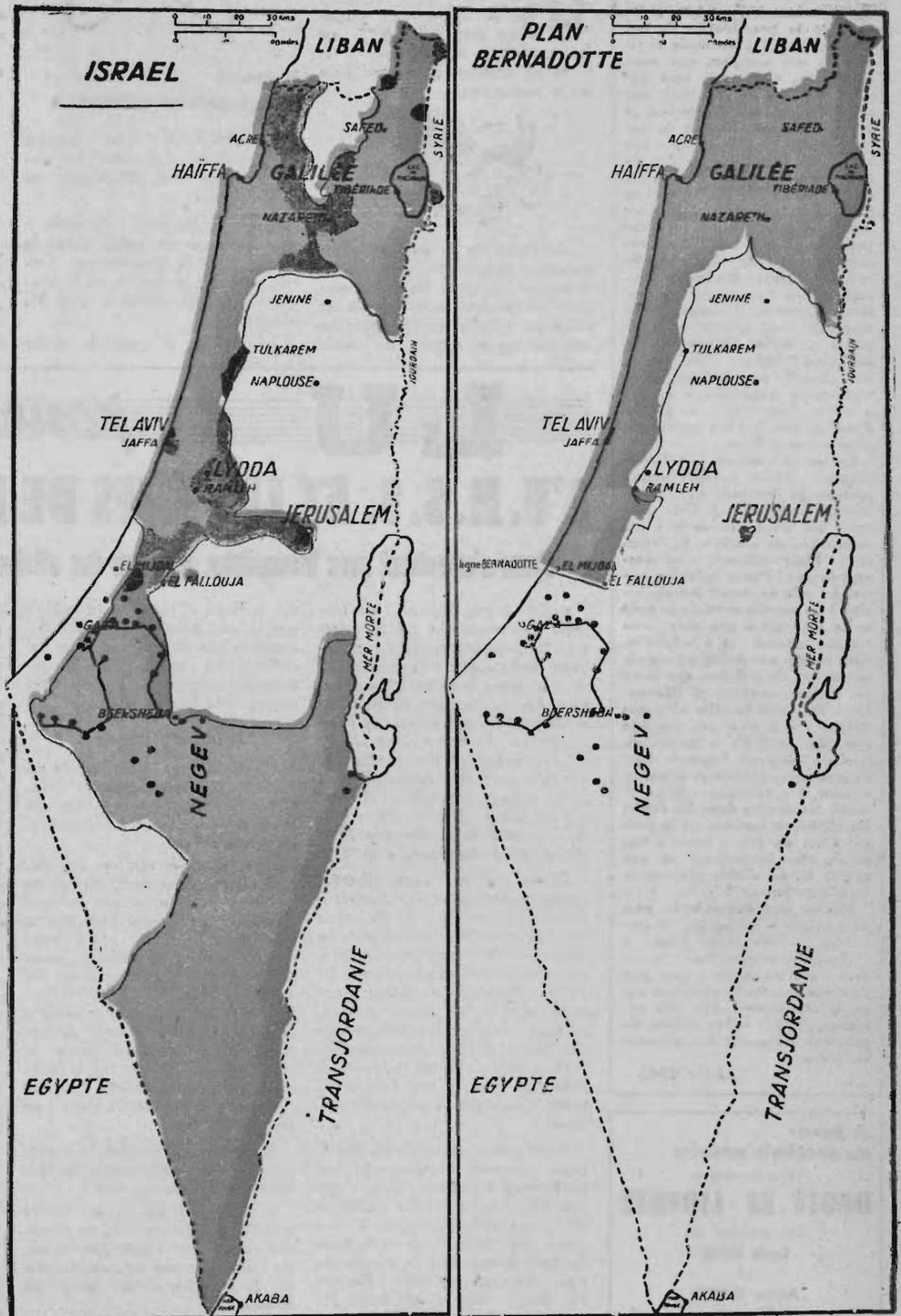
Dans ce numéro :

● PLAIES DE L'ÉGYPTE

● " Imprévoyance d'un peuple et clairvoyance des élites "

● CATCH AS CATCH CAN... ELECTORAL

● Mécanisme et fonctionnement de l'O. N. U.



Au moment où le problème palestinien est posé devant l'O.N.U., il n'est pas inutile de comparer ces deux cartes...

On voit que le plan Bernadotte viole la décision de l'O.N.U. du 29 novembre 1947 en frustrant l'Etat d'Israël de 80 % de son territoire, sans prévoir, par ailleurs, la création d'un Etat arabe en Palestine.

AU FOND DU PUIT

« Nous ne sommes plus protégés ! » s'est exclamé aujourd'hui mon « ami du matin ». (Il faut vous dire que j'ignore le nom de cet « ami du matin » : seulement, depuis douze ans, nous prenons tous les jours ensemble, à huit heures moins le quart, la dernière voiture du même métro pour nous rendre chacun à notre travail. A la longue, cela crée une chaude intimité ferroviaire).

« Nous ne sommes plus protégés ! ». L'autre jour, je rentre chez moi à neuf heures du soir. J'ai la désagréable surprise de constater que ma porte a été forcée, puis celle de voir que mon sommier a été éventré, que mon armoire à glace (que je tenais de la grand-tante de ma belle-mère, a été fracassée et vidée de son contenu, que mon linge, mes vêtements, mes papiers jonchent le sol, bref, que j'ai été cambriolé ! Aussitôt, je bondis, au commissariat de police le plus proche de mon domicile : « Faites l'inventaire de ce qui vous manque, et revenez demain matin », me répond le préposé, au demeurant fort aimable et compréhensif. Je m'étonne et j'insiste : « Si vous veniez tout de suite, vous pourriez peut-être trouver des indices susceptibles de faire arrêter les voleurs. Demain, il risque d'être trop tard ». Je m'attire cette réponse : « Hélas, Monsieur, je le sais bien ! Mais, à cette heure, nos effectifs sont réduits, et je n'ai aucun inspecteur à mettre à votre disposition... ». Inutile d'ajouter que l'on n'a jamais retrouvé mes voleurs...

Le métro arrivait à « République » (j'étais presque arrivé puisque je descends à « Strasbourg-Saint-Denis »). Cette histoire me stupéfiait. Je le dis à mon « ami du matin ». Et j'ajoutai : « Mais vraiment, je ne comprends pas ! Parce qu'enfin, autrefois, cela ne serait jamais arrivé ! Le recrutement de la police se poursuit à peu près comme par le passé ; et, à la Libération, on n'a pas fusillé ni emprisonné tant de policiers que nous en soyons soudain si dépourvus... Or, votre histoire n'est pas unique ; et il n'est pas contesté non plus qu'il n'y a jamais eu tant de meurtres impunis, tant d'agressions nocturnes réussies, ni tant d'« enquêtes » qui dorment des années dans les tiroirs des différents services de la police. C'est un fait : nous avons perdu nos inspecteurs et nos agents !... où diable peuvent-ils bien être passés ? »

Tandis que j'ouvrais la portière et que je m'apprêtais à descendre — car nous étions à « Strasbourg-Saint-Denis », — mon « ami du matin », sans mot dire, me montra la première page de son journal. Sur huit colonnes, j'y lus : « Des milliers de policiers à l'assaut des mineurs en grève ».

L'INGENU.

A partir du prochain numéro

Vous lirez dans
DROIT ET LIBERTÉ
Les articles de
Emile BURE
et
André DAVID
Directeur
des « Conférences des Ambassadeurs »

Droit et Liberté

Rédaction et administration
14, Rue de Paradis, 14
Paris X^e
Téléphone: PROvence 50-47
90-48
C.C.P. Paris 6070-98
Tarif d'abonnement :
3 mois 100 frs
6 mois 200 frs
1 an 400 frs
Etranger : Tarif double.
Pour tout changement d'adresse,
prière de joindre la dernière bande
et la somme de 20 francs.
Le gérant: CH. OVEZAREK

LES ÉTONNEMENTS DE LA QUINZAINE...

OPERATION difficile à la commission politique de l'O.N.U. : Le « patron » désire que la discussion sur la Palestine soit remise jusqu'après les élections présidentielles d'Amérique. Il y a des projets qu'on ne peut dévoiler avant le 2 novembre. Encore une volte-face.

Mais comment faire avaler la pilule par l'opinion publique, sans heurter prématurément l'électeur ?

« Aussi mystérieusement silencieux que Méphisto »

ON a donc chargé le Mexique de déposer une proposition grandiloquente, « sur la coopération internationale » et Cuba de proposer la priorité pour ladite proposition.



Au début de la session, le représentant britannique, Sir Hartley Shawcross, ignorant les préoccupations américaines, avait insisté sur l'urgence extrême de la question palestinienne et obtenu, à l'unani-

mité, sa priorité sur l'ordre du jour. Entre temps, la guerre de Palestine s'est rallumée. Mais sous l'œil attentif du « patron », il n'y avait plus urgence pour Sir Cadogan, délégué britannique. Il est resté — comme l'a fait remarquer le délégué ukrainien Manouilsky — « aussi mystérieusement silencieux que Méphisto ».



Vacances « géopolitico-militaires »

POURQUOI cette brusque décision d'ajourner la discussion déjà commencée sur la Palestine ?

Primo : élections. Secundo : faire repousser en même temps la discussion sur le désarmement. Tercio : attendre le résultat de la tournée « Géopolitico-militaire » de M. Marshall.

En somme, il s'agit de mettre

la commission politique en « vacances électoral-géopolitico-militaires ».

Présages

FARIS EL KHOURY, délégué de la Syrie, soutient la proposition cubaine.

Déjà, à deux reprises, au Conseil de Sécurité, le même El Khoury a inauguré une vaste campagne de « Gaulpropaganda » sur les « atrocités des Juifs dirigés par une seule tête et détenant les leviers internationaux de la vie financière, politique, économique et de la propagande ».

Cette fois-ci, c'est le délégué américain qui est resté « mystérieusement silencieux ».

Présages d'antisémitisme post-électoral ?



Exécution

LE débat est devenu tumultueux. L'U.R.S.S. et les démocraties populaires mènent l'attaque contre l'ajournement. Haïti, Chili, Colombie, Chine, Costa-Rica viennent

au secours du patron, mais la faiblesse de la position saute aux yeux.

C'est alors que sir Shawcross s'exécute de la façon suivante : « Pour la délégation britannique, la question palestinienne a toujours la priorité, mais puisque certains États ne sont pas encore prêts (?), il y a là un argument dont on reconnaît l'importance. »

« Humilité chrétienne... », dira ironiquement M. Manouilski.

Pas très catholique, cette humilité chrétienne !



102 = 111

IL fallait 37 voix, la majorité des deux tiers, pour faire adopter l'ajournement de la discussion sur la question palestinienne.

Ont voté : 34 pour, 11 contre et 10 abstentions.

Pour couper court, le président a tranché, introduisant une nouvelle procédure : les abstentions ne comptent pas.

A la mode hitlérienne : est légal ce qui me sert.

LU pour vous par Roger Maria

L'U. R. S. S. ET LES JUIFS DE PALESTINE

DERRIÈRE LE RIDEAU DE SOIE (3)

Crum s'entretient avec Manouilsky, ministre des affaires étrangères de la République soviétique d'Ukraine :

« Est-ce que Moscou est toujours persuadé que les Stompias sont les instruments de l'impérialisme britannique ? » demandai-je... Il sourit à nouveau : « Monsieur Crum, les Juifs ne sont pas activement les instruments de l'impérialisme britannique. Mais le Dr Weizmann et son groupe ont une telle confiance dans l'intégrité de la Grande-Bretagne qu'il semble parfois à l'Union Soviétique qu'ils servent inconsciemment l'impérialisme britannique. » (p. 85).

Il me dit que Ivan Maïski, ancien ambassadeur des Soviets à Londres, avait visité la Palestine en 1945 et en était revenu avec un rapport enthousiaste sur les progrès magnifiques accomplis par les Juifs. Manouilsky ajouta qu'il avait lui-même été témoin à Kiev, sa ville natale, des souffrances des Juifs. Il était au courant de tout ce qu'ils avaient supporté. Il était fier de dire que l'antisémitisme n'était pas toléré en Russie. (p. 84).

Cette attitude de l'Union Soviétique est sans mystère, elle est parfaitement connue ; il ne s'agit pas, en l'espèce, d'une politique de bonnes intentions, mais d'actes précis qui ont fait, de cette terre de prédilection des pégrames les plus sauvages qu'était l'Empire des Tsars, une patrie habitable pour toutes les nationalités, y compris les Juifs, sans aucune discrimination raciale aussi bien dans la législation que dans la vie quotidienne et les habitudes sociales. Encore une fois, ces faits ne peuvent être ignorés de personne, pas plus qu'il n'est permis d'oublier que, dans le reste du monde, aux Etats-Unis particulièrement, la situation est très différente et que les Juifs y subissent, hypocritement en général, violemment assez souvent, le poids d'un antisémitisme de tous les instants avec des perspectives qui pourraient devenir menaçantes.

Ce n'est plus à démontrer, mais il faut au moins le rappeler et le répéter et c'est ce que nous avons le devoir de faire ici, particulièrement dans un moment où d'autres organes qui prétendent défen-

dre la cause d'Israël osent oublier que, sans l'Armée de l'U.R.S.S., son héroïsme et ses grandioses sacrifices, les cheminées de krematoriums rougeoiraient peut-être encore dans la nuit allemande.

N'oubliez jamais !

C'est pourquoi il est bon de rafraîchir la mémoire de certains, et puisque Crum nous y aide, au cours de son enquête, laissons-lui la parole :

Que dire lorsqu'un homme, tout semblable à vous, sort de sa poche un petit instantané, en tout semblable à celui que vous pouvez avoir dans la vôtre, et où vous apercevez une charmante jeune femme tenant dans ses bras un bébé tandis qu'un autre enfant joue avec un seau dans le sable à côté d'elle, et sans changer de ton, vous dit : « Voilà ma femme et mes enfants. Ils ont tué le bébé d'un coup de baïonnette ; elle et l'enfant ont été brûlés dans un four ». (p. 99).

Plus loin, il précise le caractère organisé, méthodique du système d'extermination nazi :

Il est difficile de se rendre compte, à première vue, du caractère scientifique donné par les nazis à leur système de destruction des Juifs. Rien n'était laissé au hasard

Ils sélectionnaient d'abord les intellectuels : savants, artistes, écrivains, professeurs, étudiants, hommes politiques et les exécutaient les premiers afin d'éviter que, d'entre eux, ne surgît un chef susceptible de rallier les faibles. (pp. 99-100).

Là encore, il faut scruter la réalité au delà des faits, sous peine de réduire le phénomène historique dominant de notre époque à une répétition fatale du passé, à la malignité des hommes ou à la folie d'un groupe de furieux.

Il faut se poser les questions sérieuses : pourquoi les nazis ont-ils pu accéder au pouvoir et s'y maintenir ? D'où leur est venu le soutien financier sans lequel ils seraient restés une bande de basse police ? Six millions de chômeurs

en 1932, ce n'est pas une calamité naturelle, mais un fait social, etc. etc... Car, à partir du moment où l'on met le doigt dans l'engrenage du fascisme, toujours rassurant à ses débuts (voyez le R.P.F., avec ses Juifs associés à d'anciens kollabos), une logique impitoyable exige qu'il vous écrase (on commence par les communistes, les syndicalistes, — les Juifs suivent inmanquablement) ou que les futures victimes se lèvent à temps pour étouffer dans l'œuf la menace avant qu'elle ait monstrueusement grandi jusqu'à la « sélection » avec musique de cirque.

Les camps de la mort massive et leurs millions d'assassinés ne sont pas un phénomène insolite ; le fascisme ne peut pas ne pas massacrer un jour ou l'autre les Juifs et les communistes, les communistes et les Juifs ; c'est là son véritable cycle infernal. Et les forces réactionnaires, le capitalisme secoué par des crises répétées ne peuvent pas ne pas se transformer en fascisme à moins que les forces démocratiques modifient le cours des choses. Tout Juif doit conclure, vite et net, car c'est l'heure du choix.

L'autre choix

D'autant plus que, de l'autre côté on choisit aussi, et dans la même direction que les S.S. ; témoin ce qui suit, noté par Crum en Allemagne :

Un jour, dans le train, des M.P. américains avaient donné l'ordre suivant : « Les Allemands à droite, les Juifs à gauche. » Seuls les Juifs avaient été fouillés. On citait des cas où des membres de la police militaire américaine avaient arrêté des gens dans la rue et après leur avoir demandé : « Etes-vous Juifs ? » les avaient forcés à descendre du trottoir et à marcher sur la chaussée.

Les Juifs éprouvaient à se voir ainsi traités par les Alliés la plus cruelle déception et la sensation insupportable d'être repoussés physiquement et moralement : il leur semblait que le monde entier, nazi ou non, leur était devenu hostile. (p. 121).

Le saviez-vous ?

Près de Munich, nous avons visité la ferme modèle de feu Julius Streicher, persécuteur n° 1 des Juifs. Elle est devenue un centre d'entraînement agricole pour la vie collective de Palestine. Là, vingt-quatre garçons et filles au-dessous de vingt ans travaillaient sous la direction d'un fonctionnaire britannique de l'U.N.R.R.A. (p. 122).

A la fin de la guerre, je revins dans ma ville natale, Brest-Litovsk, explique un D.P. De 7.000 Juifs, il ne restait que deux petits enfants. (p. 126).

Un Juif slovaque apporte son témoignage

Je puis vous affirmer qu'en 1942 nous fûmes les premiers à faire savoir à Londres ce qui se passait à Auschwitz. Mais Londres ne voulut pas croire que les Juifs étaient déportés à Auschwitz et brûlés dans les fours crematoires. Comme les Hongrois continuaient les déportations, nous envoyâmes une requête à Londres avec un plan indiquant la route suivie par les trains qui amenaient les Juifs à Auschwitz, et tout autre information utile. Nous demandions aux autorités militaires britanniques de bombarder ces routes, mais on décida de s'abstenir. La situation militaire ne justifiait pas une telle mesure. Nous demandions aussi qu'on bombardât Sebenev où des millions de Juifs étaient exterminés dans d'immenses chambres à gaz. Mais Sebenev ne fut pas davantage bombardée. (p. 139).

Sur un million d'enfants juifs au-dessous de quatorze ans vivant en Pologne en 1939, moins de 5.000 ont survécu (...) En Pologne, il n'y a pas cent familles juives reconstituées (p. 145).

Ces pièces que nous venons au dossier sont cruellement probantes. Encore faut-il que les faits soient exactement connus. C'est ce à quoi nous nous appliquons ici à l'aide d'un témoignage honnête et humain.

Comme au temps de l'occupation

PRESSE QUI INCITE AU MEURTRE

« Tour d'horizon » est un « locataire » de « Paroles Françaises ». Après la déclaration des dites « Paroles » : « Nous ne sommes pas des Antisémites », cette feuille répète : « Antisémitisme ? Non ! »

Cependant nous y lisons (« Tour d'Horizon du 19 octobre, page 3 ») :

« Savez-vous que les commerçants Israélites ont bénéficié, au détriment de la masse de tous les Français d'avantages tels qu'ils ont mis les autres commerçants — honnêtes et scrupuleux — dans une situation extraordinairement mauvaise. Lors de la Libération, les Juifs qui revenaient — rares furent les Juifs français commerçants exterminés — soit d'Algérie, Espagne ou de la Côte d'Azur où ils trafiquèrent sur une vaste échelle, bénéficièrent des lois votées spécialement pour eux et se virent restituer des affaires qui, en 1938 et 1939 et non en 1940, étaient en état de faillite

Les états comparatifs que les greffes du tribunal de commerce ont établis font ressortir que sur cent commerçants juifs installés en 1939, cent commerçants juifs se sont réinstallés en 1944, 1945 et 1946, en mars au plus tard.

Les tissus furent raréfiés. Mais les rues d'Aboukir, du Sentier, des Jeûneurs, bref tout le II^e, XI^e et X^e arrondissement ont revu les mêmes personnages qui déplorait dans leurs familles des pertes — heureusement peu nombreuses — mais eux, femmes, enfants et parentés directes, ascendants ou descendants se retrouvèrent comme par miracle tous présents.

En 1939, ils étaient fauchés comme les champs de blé aux fins des mois de juin et juillet. Aujourd'hui ils roulent carrossés, sont propriétaires des locaux qu'ils avaient naguère en gérance, vivent comme des nababs et possèdent tout ce que nous ne possédons plus.

La presse est, dans la même proportion et dans les mêmes circonstances, dans le même cas.

La radio est une colonie juive; quant aux cinémas et théâtres, ils en sont les maîtres absolus.

Et dans l'éditorial :

« Les forces occultes ont placé dans les rouages qui dirigent notre pays des hommes dont l'origine et les buts sont connus de tous. Aussi tous ces hommes qui doivent leur puissances et leurs places à l'aide que leur prodiguent les banques juives, se sont-ils faits les serviteurs zélés d'intérêts qui ne sont pas ceux de la Patrie et du peuple français ».

Antisémitisme classique : Profitant de l'impopularité de Jules Moch ou de Daniel Mayer on fait appel au pogrome.

« Gringoire » ne ménage plus la forme !

Plaies de l'Egypte

19 MILLIONS de fellahs en loques, pieds nus dans cette boue du Nil qui est la richesse du pays, mais qui recèle aussi dans ses flaques gluantes le microbe mortel de la bilharzia, 90 % de la population atteints de bilharziose. Sur ce nombre, 70 % atteints de trachome, maladie des yeux qui fait de ce pays de soleil terre d'aveugles, et 50 % atteints de tuberculose.

La mortalité infantile la plus élevée du monde, la moyenne de vie ne le disputant en brièveté qu'aux Indes. Les huttes de boue séchée où les enfants aux yeux couverts de mouches — que l'on

Minimum vital arraché à grand peine en 1940, à un Sénat composé uniquement de propriétaires terriens : 5 piastres par jour, 5 piastres soit 70 francs pour une journée de travail qui commence avant l'aube et se termine après la nuit. 5 piastres pour une fa-

par Mansour ABOU

La phalange fasciste des « Frères Musulmans » cassa les vitrines, molesta les passants. Mais la flamme de la vérité grandissait. L'embryon d'un mouvement démocratique clandestin travaillait. Et le roi, l'armée et le gouvernement jetèrent vers les troupes anglaises massées à la frontière des regards implorants.

C'est à ce moment qu'éclata l'



Ravitaillement des colonies Israéliennes dans le Néguev

n'écarte pas parce que ça porte malheur — dorment à côté de la vache encaquée de boue.

mille où chaque année voit apparaître un nouvel enfant. 5 piastres quand la galette de pain nécessaire à une seule personne pour un seul repas coûte 3 millièmes.

Sur cette terre riche et grasse on a, pendant 60 ans, planté du coton. Les Anglais voulaient du coton pour les filatures de Manchester. Alors on a ruiné la terre d'Egypte, on l'a épuisée en récoltes successives du coton qui la dessèche et qui au bout de quelques saisons la rend improductive pour deux ans.

Vint la guerre de 1940 et l'impérialisme vit se dresser devant lui le spectre de ses folies : des plaines et des plaines de coton, et pas de pain pour les soldats, pas de pain pour le sous-proletariat arabe que l'on embauchait dans les ateliers de guerre. Par un tour de force, par application de la terreur, les Anglais parvinrent à éviter la catastrophe. Le Middle-East Supply Co draine les céréales des pays voisins. Mais le pain du fellah qui valait 1/2 millième passa à 3 millièmes.

L'impérialisme tout à coup se fit progressiste : « A un pays civilisé il faut une industrie ». La politique du coton avait fait faillite. On allait maintenant tâcher d'éviter à la prochaine guerre les inconvénients de la précédente. Mais de cette décision jaillit une classe nouvelle : le prolétariat ouvrier.

Mal assuré encore, cherchant sa voie, souvent prêt, hélas, à suivre les agitateurs fascistes, mais aussi et déjà conscient, mais aussi et déjà groupé, mais aussi et déjà résolu à lutter pour sa vie malgré la trahison : faux syndicats dirigés par des princes et truffés de policiers.

Au-dessus de cette misère, l'armée. Au-dessus de l'armée, le roi. Au-dessus du roi, l'Angleterre. L'Angleterre haïe par le peuple, l'Angleterre honnie — mais en paroles seulement — par le roi, l'armée, les gouvernants. Une seule voix pour crier « Evacuation ».

Et l'Angleterre évacua. Très spectaculairement. Mais pour aller beaucoup plus discrètement se placer à quelques kilomètres de la frontière, à quelques minutes de vol du Canal de Suez.

Le roi, l'armée et le gouvernement restèrent seuls en face du peuple. Et le roi sentit sa couronne trembler sur sa tête et les gouvernants éperdus cherchèrent un bouc émissaire. Ce fut l'étranger, le Juif, le Levantin.

guerre de Palestine : les maîtres de l'Egypte se sentirent sauvés.

Le roi endossa son uniforme d'apparat et sentit non seulement le sol d'Egypte se raffermir sous ses pieds mais encore le rêve tant de fois caressé du Khalifat — qui ferait de lui le maître spirituel de 180 millions de Musulmans — réapparaître.

Dans le fracas d'une propagande guerrière retentissante, on allait noyer les cris de famine. Dans l'antisémitisme le plus violent et le mieux organisé on allait faire dévier la colère du peuple. Les coffres de l'Etat fermés au peuple en paix s'ouvrirent largement pour la guerre. Et l'on partit tambour battant vers la conquête, le prestigieux triomphe, le gain moral et matériel qu'on allait arracher aux Juifs.

Mais ce fut la défaite. La défaite partout, la déroute d'une stratégie apprise à l'école anglaise, la débâcle des hommes mal nourris, mal payés, luttant pour une cause qui les intéresse bien moins que leur salaire et le pain de leur famille.

Avouer les défaites, la déroute, la débâcle, c'était remettre en question la misère du pays, enlever les derniers obstacles qui séparent les affamés des responsables.

Et le règne du mensonge commença. Quotidiennement dans tous les journaux des communiqués de victoires, une orchestration croissante de triomphes, de batailles fantastiques, de massacres de Juifs, de villes d'Israël conquises. Mais la vérité comme une flamme brille encore.

Un jour, bientôt, il faudra payer, s'expliquer. Le peuple évaluera l'ampleur du désastre, calculera l'argent qu'on lui a volé pour cette entreprise de catastrophe. Et ce jour rien ne protégera le roi et son armée de la colère du peuple. Rien... que les Anglais massés aux frontières et qui attendent leur heure.

Ils espèrent que leurs tanks viendront « rétablir l'ordre », protéger le gouvernement, rassoir sur son trône le roi Farouk, écouter la plaisanterie de l'évacuation. Les forces anglaises qui à défaut du Néguev occupèrent à nouveau l'Egypte assureront la pérennité, en Moyen-Orient, d'une politique de négriers, assureront à l'impérialisme les bases stratégiques dont il a besoin pour sa grande croisade contre l'Union Soviétique.

Les négriers riront jaune.

Une Parisienne découvre des enfants de mineurs

TERRIBLES MOTS D'ENFANTS

Samedi Ils sont arrivés. Mes deux « pensionnaires » : enfants de mineurs du Pas-de-Calais. Cela fera du bien à mon petit, fils unique, de côtoyer des gosses moins gâtés que lui.

On me les a amenés, chacun sa petite valise à la main. Le voyage en camion les avait fatigués. Ils prennent un léger repas et une fois couchés s'endorment rapidement.

Dimanche Mon petit les a emmenés à une fête enfantine.

Faisons l'inventaire de leurs affaires. Joseph, 7 ans, a un petit manteau tout râpé qui lui arrive au milieu des fesses. Edmond, 9 ans, n'en a pas du tout. En guise de rechange, un seulement possède une chemise. Une paire de chaussettes, une culotte rapiécée, un passe-montagne, un pull-over raccommodé, voilà tout leur bien. Les chaussures d'Edmond sont cassées et tous les deux ignorent l'usage du caleçon.

Lundi Nous avons fait plus ample connaissance.

Les deux petites têtes blondes se sont approchées de moi et, avec leur accent du Nord, m'ont parlé de leurs familles. Chacun a cinq frères ou sœurs. Ils couchent deux ou trois par lit.

Mardi Les pères de Joseph et d'Edmond font tous les deux le même métier. Ils sont piqueurs au fond.

Et en faisant ce travail si dur, ils n'arrivent même pas à nourrir convenablement leur famille. Joseph me raconte que pour le goûter, la maman leur donne des pommes de terre cuites au four : « Parce que le pain est trop cher ».

Mercredi Un ami, artisan, a offert à Edmond une canadienne dont il ne veut plus se séparer.

— Est-ce que ton papa a une canadienne, lui aussi ?
— Ah non !

— Il porte donc un pardessus ?
— Il n'en a pas. Quand il fait froid il met un tricot de plus.

Vendredi Ils commencent à avoir des joues moins pâles.

J'ai arrangé des affaires au mieux. Des voisins m'ont apporté un peu de linge, une paire de chaussures pour Edmond, des culottes, une veste.

Edmond ne veut pas être mineur. Son papa est trop souvent blessé. Une fois, il a failli être tué. Deux secondes de plus, et il était pris sous un éboulement.

Et le petit bonhomme se fait prêter les livres de classe de mon fils parce qu'il voudrait au plus tôt passer son certificat d'études, suivre les cours complémentaires et apprendre un métier moins dangereux et moins décevant.

Samedi Dans la Loire, les « pétains » ont tué un mineur, blessé grièvement d'autres, dont un ancien lieutenant F. F. I.

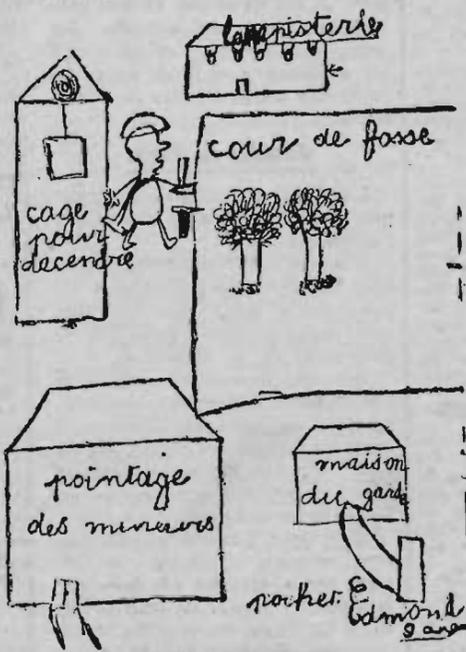
Cela me touche directement. Le mort, cela aurait pu être le papa de Joseph ou celui d'Edmond. Les petits aujourd'hui me parlent beaucoup de leurs pères. « Ils ne portent jamais plus de 50 fr. sur eux. Ils s'accordent un paquet de tabac gris par semaine qu'ils chiquent « parce qu'il est défendu de fumer dans la mine ».

Ce ne sont pas des « extrémistes ». Leurs enfants vont à la messe le dimanche matin (et demain — à la demande du père d'Edmond — mon mari, Juif et non-croyant, va aller voir le curé pour faire inscrire notre « pensionnaire » au catéchisme).

Nous mêmes ne sommes que des gens modestes. Mais notre garçon semble un fils de riches aux côtés de ces petits malheureux.

Je comprends que ces hommes voyant que leur travail épuisant ne nourrit plus leur famille, luttent pour défendre leurs conditions de vie.

Rose COHEN.



Un dessin d'EDMOND

VIE ÉCONOMIQUE

SUR LE FRANC A 2 CENTIMES

par L. JUST

NOTRE pauvre petit franc déjà bien amenuisé, vient à nouveau d'être amputé et sa valeur officielle ne représente guère plus de 2 % par rapport à sa valeur de 1914.

Cette dévaluation, comme celles qui l'ont précédée, ne peut manquer d'avoir de fâcheuses répercussions sur l'économie française.

Elle aboutira sans aucun doute à une nouvelle inflation des prix et aura pour corollaire une dépréciation des salaires.

La hausse que vont subir les prix des matières importées s'élève en moyenne à 22 %, et cette fois il s'agit de la plupart des pays, et non plus uniquement des « dons » du plan Marshall ; les produits que nous importons de l'Union Française subiront des hausses du même ordre, puisque le franc africain est passé de 1 fr. 70 à 2 fr.



Les « économistes distingués » tentent de justifier cet « alignement » monétaire en prétendant que les « hausses de salaires successives » en ont été un des facteurs primordiaux. En particulier ils annoncent les pires catastrophes à propos de la grève des mineurs, et le gouvernement, à titre d'avertissement, décide d'importer un millier de tonnes de charbon... et parallèlement de réduire les importations de certains produits de première nécessité tels que coton, céréales secondaires, corps gras, essence. (Nous croyons pouvoir dire que cette mesure ne s'impose nullement, la plupart des usines ayant un stock de charbon qui

leur permettrait d'attendre la reprise du travail dans les mines.)

En fait, il y a plusieurs semaines déjà — alors que les mineurs n'étaient pas en grève — qu'un programme de restrictions avait été élaboré : coupures de courant, programme du coton dont 20 % seulement devaient être réservés à la consommation civile, dirigisme rétabli pour le cuir dans des conditions telles que les mises à l'eau vont devoir être réduites de 30 à 40 %, toutes mesures qui aboutissent obligatoirement au chômage partiel dans toutes les corporations, comme l'habillement, la chaussure, la maroquinerie, etc.

A qui la dévaluation porte-t-elle un coup ? Au petit déposant à la Caisse d'Épargne, à tous ceux qui vivent d'un revenu fixe : fonctionnaires, salariés, retraités, etc. en somme à tous ceux qui font confiance à la monnaie française.

En réalité, outre une mauvaise gestion des finances de l'État, une des causes essentielles de la hausse des devises étrangères réside dans le déficit de notre balance commerciale. La France importe infiniment plus qu'elle n'exporte. Le prétexte qu'on entend souvent invoquer à ce sujet est la cherté des salaires en France (alors que ceux-ci sont beaucoup plus bas que dans toute l'Europe). En vérité, les produits français ont toujours été très appréciés à l'étranger, mais depuis quelques années, il paraît que la qualité française aurait beaucoup baissé, le matériel dont dispose l'industrie française étant désuet et vétuste, surtout par rapport à l'outillage des États-Unis. Or, rien dans le plan Marshall ne prévoit la fourniture de tout ce matériel qui serait si nécessaire à la petite industrie française qui, elle, ne demanderait qu'à exporter.

Quant à la grande industrie, elle ne désire nullement investir des capitaux dans l'achat de matériel qui lui serait nécessaire pour produire à bon compte.

De grands capitalistes ont préféré l'évasion de leurs capitaux et la création de « filiales » à l'étranger.

VINGT-CINQ ANS D'OCCUPATION OU

Le régime de l'orange

L'œuvre de colonisation juive en Palestine connut son premier développement sous l'impulsion du baron Edmond de Rothschild. Ce grand philanthrope, qui exploitait durement les ouvriers européens, crut pouvoir acheter la paix de son âme en finançant la création de colonies agricoles en 1882...

Mais les méthodes paternalistes du baron et de ses fondés de pouvoir, mettant leur nez partout et uniquement soucieux de réaliser des bénéfices, refroidirent un peu l'idéalisme des colons : la superficie des terres juives passa de vingt mille quatre cents ha en 1897 à quarante-deux mille soixante ha en 1914, mais dans le même temps la productivité restait stationnaire.

La fin de la première guerre mondiale permit la création *Keren Kayemeth Leisrael* qui collecta des sommes aussi bien parmi les artisans de Pologne que parmi les petits commerçants de New-York. Organisme puisant une grande partie de ses capitaux dans les masses populaires juives, le K.K.L. devrait contribuer à la naissance d'un système agricole original.

La familiale et le Kibboutz

Possédant 47,5 % des terres juives en 1947, il avança des crédits à deux types principaux d'exploitation agricole :

1. L'un de caractère familial, le *Mohaveim-Ovedim* :
Autour d'un village, une famille se voit attribuer une parcelle de terre, louée par le fonds national et plus ou moins importante selon qu'elle est irriguée ou non. Après paiement des dettes (loyers ou remboursement des immeubles), l'utilisation des bénéfices reste libre.
2. Le second type d'exploitation, le *kibboutz*, est un groupement de caractère collectiviste d'une soixantaine de familles qui appliquent un système de très large démocratie sociale. Cette insti-

tution tout à fait spécifique a souvent été mal comprise. Parce que tout y est collectif, les salles à manger, les dortoirs et jusqu'aux chemises, parce que souvent la propriété privée y est interdite, certains en ont ricané sottement et ont établi par exemple un parallèle entre ce nouveau mode d'existence et l'ascétisme de certains moines qui ont socialisé leurs assiettes et leurs parapluies. D'autres, par contre, ne trouvèrent pas trop de formules enthousiastes pour célébrer ce qu'ils considéraient comme la première réalisation du... communisme dans le monde !

Bavardages et réalisations

Au reste, il fut une époque où il était de bon ton dans certains milieux intellectualisants de se livrer à des discussions effroyablement byzantines sur cette « expé-

Une enquête (III) de Henri NIDER sur l'économie palestinienne

rience ». L'on se rappelle aussi les propos que M. Arthur Koestler met dans la bouche des personnages de sa « Tour d'Ézra » ; on imagine bien que de telles « théories » n'étaient pas toujours exemptes d'antisoviétisme distingué. Pour notre part, nous connaissons de tristes farceurs qui, sans le moindre sens des proportions, mettent sur le même plan un kolchoze ukrainien et une colonie de Galilée, lorsqu'ils ne placent pas celle-ci bien au-dessus de celui-là. Une étude d'agriculture comparée peut se révéler fructueuse, mais qu'on nous épargne, de grâce, les divagations de ces petits professeurs de socialisme.

Ceci dit, il faut enregistrer de brillants résultats à l'actif des kibboutzim. Souvent, ils sont devenus de belles écoles de démocratie, ils ont constitué des noyaux de lutte pour l'indépendance nationale et le progrès. C'est en leur sein qu'ont été éduqués et formés beaucoup de ces combattants d'élite du « Palmach » qui se sont couverts de gloire à Bir Hakim, avant de vivre l'épopée du Negev. C'est aussi des fermes collectives qu'étaient accourus les colons qui, en 1947, empêchèrent les « jaunes » juifs de briser la grève des usines textiles de Petah Tikva.

Bataille de l'eau

La valeur militante de ces hommes est inséparable de leur valeur professionnelle.

L'œuvre de construction agricole n'était certes pas de tout repos ; qu'on songe que dans son sabotage l'occupant possédait le gros atout de la sécheresse.

Non que le sous-sol palestinien fût dépourvu d'eau. Mais les commissions anglaises retardaient sans cesse les forages, en produisant de faux rapports qui sacrifiaient la vérité géologique aux besoins de la politique coloniale.

Mais pour gênante qu'elle fût, cette nouvelle application du régime sec n'empêcha pas les agriculteurs de gagner au bout la bataille de l'eau, puisque les terres irriguées qui couvraient 35.000 ha au début du mandat en couvrent aujourd'hui 50.000, soit 14 fois plus.

Ainsi se créèrent les conditions

Parce que les peuples veulent vivre libres...

CORÉE

Une véritable insurrection nationale a éclaté en Corée du Sud : ayant pris naissance dans les campagnes, elle a rapidement gagné les villes où les patriotes, appartenant à tous les partis de droite et de gauche, ont pris les armes contre le gouvernement de Séoul. L'armée, à son tour, a rejoint les rangs des rebelles. Seule, la police reste fidèle au gouvernement fantoche ; mais, très inférieure en nombre, elle n'a, jusqu'à présent, opposé qu'une faible résistance aux insurgés. Devant cette situation, le gouvernement américain vient d'autoriser le général Mac Arthur à prendre toutes les mesures qu'il jugera utiles pour rétablir l'ordre, y compris l'engagement de certains détachements américains stationnés en Extrême-Orient.

GRECE

L'offensive menée depuis plusieurs semaines par les troupes du général Markos semble préoccuper sérieusement le gouvernement amé-

LA CHINE SE LIBÈRE

C'est, là-bas aussi, un front oublié : à vrai dire, beaucoup de gens ignorent ce qui se passe en Chine.

Ils ignorent que l'Armée de la Libération a déjà reconquis sur les hordes de Tchang Kai Chek un territoire grand comme cinq fois la France.

Dès la fin de la guerre contre le Japon, le gouvernement de fait constitué par le Kouomintang avec l'appui des capitalistes européens résidant en Extrême-Orient avait cru pouvoir anéantir tous les éléments démocrates de la population.

Comme toujours, cette politique fit l'unanimité de la nation contre le Gouvernement central ; la grande masse populaire chinoise rejoignit l'Armée populaire ou organisa la guerre de guérilla à travers les territoires encore soumis à l'autorité de Tchang Kai Chek.

Les résultats de cette véritable insurrection nationale ne se firent pas attendre : en juillet 1947, l'Armée démocratique déclencha sa grande offensive en Maudchourie, dans le Jehol et dans le Ho-Pe ; elle se poursuit encore aujourd'hui, après avoir réalisé la libération de 2.500.000 kilomètres carrés sur lesquels vivaient 200 millions d'habitants.

ricain : le général Marshall, en effet, a cru devoir se rendre à Athènes pour y conférer de la situation. Selon les correspondants de presse, il paraissait encore plus soucieux à son départ qu'à son arrivée.

U.S.A.

Un fonctionnaire de Newark (Etat de New-Jersey), James Krutcher, vient d'être révoqué sans pension pour avoir déclaré en public qu'il était « favorable aux idées de gauche ». Signalons en passant que James Krutcher a laissé sa jambe gauche (justement !) sur les champs de bataille italiens.

AFRIQUE DU SUD

En cinq semaines, quarante-sept nègres ont été lynchés. Bien que, dans la plupart des cas, le nom des meurtriers soit connu de tout le monde, aucun d'eux n'a seulement été inquiété : le chef de la police de Johannesburg a déclaré qu'il ne disposait pas « d'effectifs suffisants pour assurer la sécurité des citoyens des races inférieures ».

SOCIÉTÉ D'HORLOGERIE DU DOUBS
105, RUE LAFAYETTE - PARIS - Métro : Poissonnière - Gare du Nord

WATERPROOF STAINLESS

LA MONTRE DE QUALITÉ

CONTRÔLE REBOURSEMENT DU MANDAT JOINT À LA COMMANDE

| | |
|---------------------------------------|------|
| 44 MONTRE SUISSE A RUBIS. FILLETTE | 1450 |
| 44 QU GARÇONNET | 1950 |
| 44 GARÇONNET. FILLETTE ANCRE 15 RUBIS | 3285 |
| 44 FILLETTE. DAME. VERRÉ OPTIQUE | 3485 |
| 44 HOMME. TROTTEUSE CENTRALE | 4885 |

SON DE GARANTIE

Réservez votre soirée

SAMEDI 6 NOVEMBRE

LISEZ chaque semaine

action

HEBDOMADAIRE DE L'INDÉPENDANCE FRANÇAISE

Ses échos, sa tribune politique, ses grandes enquêtes, ses pages littéraires et sociales, ses nouvelles...

TOUS LES MERCREDIS
16 pages illustrées.

En vente partout 15 francs

CONFECTION

COMPLETS POUR HOMMES
PANTALONS
EN TOUS GENRES

Et: KIWO

1, RUE DU CHATEAU-D'EAU
Métro: République.
Tél.: MOR 64-22

29 NOVEMBRE 1947 - 29 NOVEMBRE 1948

Sur l'initiative de l'U.J.R.E., de l'U.S.J.F. et des Comités populaires d'Aide à l'Armée d'Israël, sera organisée, à la Salle Pleyel, le dimanche 28 novembre 1948, à 20 h. 30, une grande manifestation populaire consacrée à la déclaration de l'O.N.U. du 29 novembre 1947 sur le partage de la Palestine en États juif et arabe.

SACRÉ AGOBARD !

C'EST sous le règne de Caligula, empereur dangereusement loufoque qui tenait à voir sa propre statue dans tous les édifices religieux, y compris le Temple de Jérusalem (auto-idolâtrie fort propre à soulever la colère des adeptes des Dix Commandements) et qui voulut un jour élever son cheval à la dignité de consul (ce par quoi M. Albert Camus a eu le tort d'être troublé, il y a quelque temps, au point d'en faire une pièce existentialiste), que la ville de Lyon apparaît pour la première fois, encore que de façon indirecte, dans l'histoire des Juifs.

La Palestine, ou plus exactement la Judée et la Samarie étaient alors soumises au régime des procurateurs romains qui, en bons occupants, prélevaient de lourds impôts sur leurs « occupants », tandis que Antipas et Philippe, deux des fils du roi Hérode, accordaient, en leur qualité de tétrarques, un petit semblant d'indépendance à la Galilée et à la « Transjordanie » — ce qui prouve que M. Bevin a de qui tenir.

Terminus d'exil

Mais il y avait aussi le petit-fils d'Hérode, Agrippa, qui avait joué dans son enfance avec Caligula à la Cour Impériale de Rome.

Caligula, lui vouant une tendresse particulière, le gratifia d'un diadème et l'envoya gouverner la Judée avec le titre de roi, comme le grand-père Hérode. Mieux : il confisqua sa part de gâteau à Antipas pour offrir ainsi un supplément territorial à son protégé.

Antipas était le fondateur d'une ville que, par pure flagornerie envers le maître qu'il servait, il avait baptisée Tibériade.

Il n'en partit pas moins ruminer une totale disgrâce en ce *Lugdunum* que, quelque trente ans plus tard, un certain nombre de Judéens — conséquence de la Destruction du Temple de Jérusalem par Titus — choisirent, dit-on, comme terminus de leur exil, alors que d'autres de leurs compatriotes s'éparpillaient dans la banlieue lyonnaise et dans divers coins de la Gaule.

Le jour et la semaine de Pâques

Il est difficile de déterminer avec exactitude le réel et le légendaire dans ce qui nous a été trans-

mis, par la tradition et les textes, de l'établissement des Juifs à Lyon au cours des premiers siècles de l'ère chrétienne.

Les historiens s'étonnent par exemple que, dans la littérature hébraïque, la ville ne soit jamais désignée par l'équivalent de son nom latin *Lugdunum*.

Toujours est-il qu'au IV^e siècle les relations judéo-chrétiennes se révélaient si bonnes que le pape Victor V éprouva le besoin de les troubler en modifiant le calendrier des fêtes.

Il interdit, à effet, aux évêques de Lyon de célébrer Pâques le même jour que les Juifs. Au siècle suivant, c'est l'interdiction de se montrer dans les rues pendant toute la semaine de Pâques qu'un Concile notifie aux Juifs.

Entre temps sont intervenues les ordonnances de Gondebaud (roi de Bourgogne et oncle de la reine Clotilde) qui apparaît comme le précurseur de ces prélats des VI^e et VII^e siècles qui, outre la circulation dans les rues, s'aviseront de réglementer canoniquement l'art de se tenir à table et de choisir ses convives.

Qui inviter à table ?

Le prêtre qui invite à déjeuner un... assassin de Notre-Seigneur se fait sermonner de première; s'il récidive, il sera flagellé en public.

Quant à l'assassin de Notre-Seigneur, il n'a pas le droit d'accéder aux fonctions de juge, et si lui-même comparait en justice il est toujours obligé de produire un plus grand nombre de témoins de moralité que la partie adverse. Pas question pour lui, non plus, d'appeler à son service un domestique chrétien : la hiérarchie de l'Eglise le verrait d'un très mauvais œil, elle qui, par ail-

leurs, considère avec Saint-Augustin que l'esclavage est une institution divine et que « ce serait donc s'élever contre la volonté de Dieu que de la faire disparaître ».

Louis le Débonnaire et Agobard le Terrible

Plus tard, Louis le Débonnaire ne fit pas mentir son nom puisqu'il professa le plus large libéralisme envers les hommes inférieurs à l'intention desquels le clergé lyonnais avait créé vers 750 un ghetto avant la lettre.

Il soutint leur cause, leur accorda la liberté et nomma un « Magister Judaerum », spécialement chargé de veiller à la sau-

par
Joseph MILLNER

vegarde de leurs droits. La charge fut occupée par un certain Evrad qui, comme son nom l'indique, était Hébreard (du latin *Hebraeus*).

Une période de sécurité et de prospérité s'ouvrit alors pour les Juifs de Lyon et leurs autres coreligionnaires. La femme du roi des Francs, Judith de Bavière, leur témoignait beaucoup de sollicitude, et des chrétiens fréquentaient leurs synagogues, assistant à leurs offices et à leurs sermons.

Bien entendu, une telle situation n'était pas pour plaire au terrible Agobard, archevêque de Lyon, qu'on a considéré comme le père de l'antisémitisme médiéval.

Il jeta l'anathème sur tous les fidèles qui sympathisaient avec des individus qui devaient rester « maudits » et dont « l'insolence » maintenant passait les bornes. C'est précisément le titre d'*Insolentia Judaerum* qu'il donna à ses quatre lettres d'un antisémitisme incendiaire (mais qui ne mit pas le feu aux maisons comme il arriva en d'autres villes) qui présentent aujourd'hui un vif intérêt historique par les faits qu'elles évoquent. C'est ainsi que nous apprenons que pour ne pas heurter le sentiment religieux des Juifs, l'administration municipale prenait soin de ne pas inaugurer une foire le samedi.

Arriva le jour où le roi se laissa prendre le trône par ses fils coalisés : au premier rang des antidébonnaires, il y avait Agobard.

Le prix d'une nuit

Au XI^e siècle, l'administration municipale ayant cru devoir arrêter quelques « pogromistes » après un petit raid antijuif, un successeur d'Agobard, Galinaud, la menaça d'excommunication si elle n'étouffait pas l'affaire. Il faut dire aussi que le petit raid s'était accompagné d'une confiscation de biens au profit d'un couvent.

Mais c'est à partir de 1245, date du fameux Concile qui inventa la « rouelle », ancêtre de l'étoile jaune, que commencent les véritables malheurs de la communauté lyonnaise. On la chasse des « beaux quartiers », on la parque dans une véritable « carrière » qui couvre l'emplacement de l'actuelle rue de Ferrachat, et bientôt c'est l'expulsion.

Alors, pendant près d'un siècle, les Juifs à Lyon ne seront que de passage. Pour passer la nuit dans la ville, il leur faut payer douze deniers.

...Ou bien recevoir une gifle. Cette amabilité est connue dans l'histoire sous le nom de *colla*, (l'on se rappelle à ce propos la coutume dite de la colifisation qui était « en honneur » au XII^e siècle à Toulouse.

Des Jacobins aux Jacobins

Vers quelle année les Juifs sont-ils revenus s'établir dans l'actuel chef-lieu du Rhône? On

sait seulement qu'une ordonnance de Charles V, en date du 27 septembre 1364, mentionne de « nombreux Juifs à Lyon » et rappelle qu'ils sont soumis à des impôts.

A cette époque, un ghetto se forme à proximité du monastère des Jacobins. Pas de chance : l'évêque annexe tout le quartier et les Juifs n'échappent pas à la spoliation. Encore une fois l'administration de la ville proteste, encore une fois l'évêque la prie d'étouffer ses scrupules.

Et quand Charles VI, à l'instar de Louis le Débonnaire, nommera, dans un souci d'équité, un nouveau « Magister Judaerum », les évêques s'arrangeront pour obtenir toujours gain de cause dans leurs différends avec les Juifs. Si bien que finalement ils les chasseront sans leur permettre de revenir — jusqu'au XVIII^e siècle.

Sous Louis XVI, Lyon compte une dizaine de familles israélites qui possèdent un caveau commun, dont, en 1777, les médecins Colomb et Carré (chargés par le gouvernement de visiter les cimetières) relèvent les noms.

Tout Juif qui habite Lyon doit alors être muni d'un passeport spécial. Mais la Révolution Française abolit tous les résidus féodaux, et le 27 septembre 1791 l'émancipation entre dans la loi.

Les Juifs de Lyon concourent à l'œuvre révolutionnaire. Cependant, le 19 Frimaire an II il se trouve un Azarie Vidal assez antirépublicain pour être conduit par les Jacobins à la guillotine.

Sous le Directoire, la communauté achète un cimetière pour 12.000 livres, et sous l'Empire, le nombre de ses membres s'élève à 2.000.

Pauvres petits Cosaques de Maurras

Poursuivant notre chemin, nous rencontrons Abraham Hirsch, architecte (au début de la III^e République) de la Faculté de Médecine d'une ville moderne où les frères Marc et Emmanuel Lévy professent à la Faculté de Droit — dont, vers 1908, le doyen sera un juriste accouplant le Rhône et le... Calvados : Lyon-Caen.

C'est aussi de Lyon qu'était originaire un sénateur (puisqu'on nous en sommes aux « notabilités »...) qui portait le nom d'une petite ville du Gard : Edouard

Milhaud appartenait à une vieille famille dont les membres signèrent pendant longtemps : « Mileab », traduction hébraïque du latin *Amiliarum*, qui devait se transformer en Milhaud en français.

En 1910, le signataire de ces lignes, étudiant toulousain ayant fui les pogromes tsaristes, tomba sur un journal russe qui traitait en grosses lettres : « Pogrome à Lyon ».

Quelques agobards d'un nouveau genre auraient-ils voulu, au pays d'Anatole France et de Jaurès, ne pas être en reste avec les cosaques de Nicolas? Le rabbin de Lyon, Abraham Bloch, me répondit dans une lettre qu'un groupe de choc de l'A.F. s'était introduit dans la synagogue pour la saccager, mais que la population républicaine et les pouvoirs publics étaient intervenus à temps pour empêcher un spectacle devant lequel l'administration municipale du Moyen Age était restée impuissante.

Cette lettre qui réduisait le « pogrome » à ses véritables proportions fut publiée dans le quotidien *Hazefira* de Varsovie.

D'Anozel à Villeurbanne

Abraham Bloch, d'ailleurs, au moment du 14^e Corps, devait tomber à l'ennemi en automne 1915 au col d'Anozel (Vosges) quelques instants après s'être porté (geste que Barrès lui-même magnifia dans son livre « Les Familles Spirituelles ») au secours d'un blessé catholique auquel il avait administré les derniers sacrements.

Il fut cité à l'ordre de l'armée. Par une cruelle ironie du sort, la citation portait la signature de Pétain, le même qui, en 1942, réussissant ce que les pré-fascistes de 1910 avaient tenté, assassina, par la déportation, le successeur d'Abraham Bloch : le rabbin Bernard Schönberg.

Inutile de dire que la Résistance lyonnaise et l'insurrection de Villeurbanne vengèrent les crimes de Pétain et de ses maîtres.

UNE MATINEE DANSANTE

est organisée par
LE CERCLE DES LECTEURS de « DROIT ET LIBERTÉ »
le 21 novembre, à 15 heures
SALLE DE LA MARSEILLAISE PALAIS DES FETES STRASBOURG

VALETS ET DUPES

Quelques hommes de la haute banque et du grand négoce sud-africains du genre « israélites distingués », ont cru habile, au lendemain de l'arrivée aux affaires du parti nationaliste du Transvaal, de lui offrir leur adhésion.

Dans une déclaration à dessein rendue spectaculaire, le secrétaire de ce parti, M. de Klerk, Pa rejetée.

Le premier acte du nouveau chef du gouvernement, a été de libérer de prison, un groupe d'espions nazis importants, condamnés pendant la guerre, ainsi que leur chef Sydney Robey Leibbrandt.

M. Malan, Président du Conseil et M. Donges, ministre de l'Intérieur, sont depuis longtemps dirigeants d'une association raciste ultra-nationaliste et antisémite « Afrikaner Broederbond », administrée par un comité de douze personnes qui s'intitulent « les douze apôtres ».

L'un d'eux, l'« apôtre » Diederichs, a déclaré dans un discours au Parlement : « Il ne s'agit pas d'une lutte ordinaire entre les partis politiques en Afrique du Sud, mais entre deux conceptions de vie, le compromis entre elles est impensable ».

Le premier ministre a annoncé qu'il se proposait de faire exclure du Parlement les représentants des hommes de couleur, des Anglais et des juifs de l'Afrique du Sud.

En Argentine, l'« Organisation Israelita Argentina », composée des mêmes éléments que leurs malheureux collègues nationalistes sud-africains, fait de la publicité dans les journaux de langue yiddish pour recruter des membres en vue « d'encourager et soutenir l'œuvre de notre leader le Général Peron ».

Faut-il leur rappeler qu'un certain Isaac Steinschneider, prestidigitateur plus connu avant 1933 en Allemagne, sous le nom de théâtre de Hanussen et qui a fait vivre de ses deniers, pendant plusieurs années, le Comte Helder, devenu premier Préfet de Police hitlérien de Berlin, a été assassiné sur l'ordre de son ancien protégé, trois jours après son arrivée au pouvoir.

A la même époque, un avocat juif berlinois, réactionnaire, Neumann, a essayé d'obtenir pour les « juifs germaniques de vieille souche », l'inscription au parti nazi, en attaquant en même temps ses coreligionnaires immigrés ; il fut renvoyé avec mépris pour subir le sort commun.

On ne peut pactiser, on ne peut louvoyer avec le fascisme, le nazisme et la réaction, quelles que soient leurs formes ; ils portent en eux-mêmes le crime, la guerre, la ruine et la persécution raciale.

Si certains de ces « hommes providentiels » montrent parfois un sourire et font même des déclarations rassurantes, c'est pour mieux endormir et aveugler, séparer et affaiblir leurs adversaires et leurs victimes.

Ceci est vrai pour bien des pays.

Ceci est vrai pour la France.

Joseph-André BASS.

“GRINGOIRE” a reparu

L'IDEE d'un « Hitler juif » est très en vogue dans la presse antisémite. Quel champ d'action magnifique ouvre cette « trouvaille » ! Paroles Françaises écrit sous le titre: Le crime de Hitler :

« Cet homme mi-fou, mi-génie, sans doute descendant de Juifs convertis et dont il aurait conservé la fougue biblique, apparaît de plus en plus comme un des malfaiteurs de l'humanité. »

Malfaiteur de l'humanité ? Ces messieurs ont mis du temps à s'en apercevoir...

Les raisons pour lesquelles le crime de Hitler est impardonnable ? Paroles Françaises nous les donne.

Passons sur les exterminations massives, les camps de la mort, et autres bagatelles, car, dit Paroles Françaises : « Sa faute la moins pardonnable est d'avoir ouvert l'Europe au bolchevisme. »

Il n'est pas de façon plus claire d'exprimer ses regrets que l'Allemagne ait perdu la guerre. « Voilà ce que c'est que d'avoir abattu Hitler », comme disent certains correspondants de M. François Mauriac, du Figaro.

Pourtant, l'organe de M. Mutter, envoyé officieux du Gouvernement français auprès des féodaux arabes du Caïre, éprouve le besoin de se justifier : « Nous ne sommes pas des antisémites », déclare un de ses articles... rempli d'allusions antisémites.

Et d'en donner la preuve irréfutable :

« Nous ne sommes pas antisémites... et ce ne sont pas les camarades juifs qui collaborent chez nous qui viendront nous contredire. »

Tiens, tiens, y aurait-il donc des rédacteurs juifs à Paroles Françaises ?

Après tout, il y eut bien des tueurs juifs à Drancy et ailleurs.

M. FOSTER DULLES attend le résultat du CATCH AS CATCH CAN... ELECTORAL

COMBIEN de centaines d'heures d'émission, combien de kilomètres de pellicule, combien de millions de tonnes de papier — combien de fois le tour de la terre ?

La propagande se déploie, envahit tout : Des voix humaines, des panneaux lumineux disent les noms de trois hommes. Trois au lieu de deux : cela compte — et cela comptera, de toutes façons dans l'histoire des Etats-Unis.

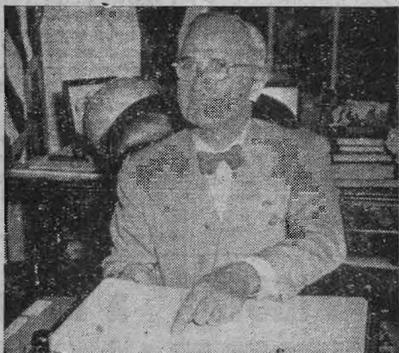
Et les yeux de millions d'hommes voient, et les oreilles de millions d'hommes entendent ces noms, sans que, bien souvent, ils aient la possibilité matérielle de dire (surtout dans les Etats du Sud) celui auquel vont leurs préférences...

On doute que Gallup puisse dénombrer toutes les armes, toutes les formes de cette bataille où le troisième protagoniste part avec un handicap.

Car il a le tort d'être l'adversaire, non pas tant des deux autres, que des banquiers et des industriels qui sont derrière eux, et sans qui les formidables moyens d'expression que constituent la presse, la radio, le cinéma, sont difficilement accessibles et utilisables.



M. DEWEY, candidat républicain



M. TRUMAN, candidat démocrate

Catch as catch can

Aux Etats-Unis, la campagne pour les élections présidentielles du 2 novembre bat son plein, et réussit parfois à nous étonner. Dieu sait pourtant s'il en faut beaucoup pour nous étonner encore au pays de tous les étonnements !

C'est que tous les coups sont permis. **Catch as catch can.** Prends (les voix) comme tu peux. M. Truman devient donc, à l'instar de « Superman », le héros d'un comique en couleur.

Sa démagogie coule à flots. Les nègres deviennent les enfants chéris d'un homme politique qu'on soupçonne fort d'avoir frayed avec le Ku-Klux-Klan au début de sa carrière.

Les Juifs ont droit à des vœux de bonne année. Souhaitons, en effet, que la prochaine soit moins fertile en volte-face sur la question de Palestine.

L'on en raconte de bien bonnes. Entre autres, celle-ci, qui est authentique :

Le speaker d'un poste de radio :
— Et voici que s'avance maintenant vers le micro notre ami, le citoyen S. (Ici, un petit portrait flateur du citoyen S.). Dites-moi, Monsieur S., pourquoi voterez-vous pour Harry Truman ?

— Parce qu'en sortant, je toucherai dix dollars !

Caleçons, chemises, chapeaux

Jusqu'aux caleçons qui sont mis à contribution !

En Pennsylvanie, un commerçant met en vente des dessous de linge marqués D. Où l'amour de Dewey va-t-il se nicher ?

Mais, au fait, qui va prendre la culotte ?
Que le candidat du Parti démocrate soit bientôt contraint de retourner à son commerce de lingerie-bonneterie, cela ne fait aucun doute pour cette agence immobilière de Washington qui vient de louer, à Indépendance, la ville natale de l'actuel président, une petite boutique.

Au milieu de l'étalage vide, on peut lire l'annonce suivante :

« Le gérant de cette maison est attendu fin novembre, avec un nouveau stock de chemises, chaussettes et cravates ».

C'est alors de son chapeau que parle l'optimiste Dewey, et pour dire qu'il le mangera s'il n'est pas élu. Le lendemain, il reçoit par la poste deux chapeaux en chocolat.

Bagarre sur le devant de la scène

Mais tout cela, en fin de compte, est-il si amusant ?

D'abord, le match Truman-Dewey ressemble par instants, à une bataille de chiffonniers vraiment peu conforme aux règles du « fair-play » démocratique. Cette absence quasi-totale de sportivité dans la poursuite de l'enjeu présidentiel s'explique précisément par le fait que les U.S.A. sont régis par une Constitution « présidentielle » dont on sait par ailleurs qu'elle plaît beaucoup au « président » d'un certain « rassemblement » et à son petit comité d'experts constituants.

Des pouvoirs extrêmement larges sont en effet accordés par le vieux texte fédéral au Président américain, qui est en même temps chef de l'Etat et chef du gouvernement. Il nomme les ministres qui ne sont responsables que devant lui, se trouve muni d'un droit de veto en matière législative, édicte des décrets qui ont force de loi, etc.

Le tandem Marshall-Dulles

Ensuite, et c'est le plus grave, s'il y a une bagarre politique entre le parti démocrate et le parti républicain sur le devant de la scène, on voit se profiler dans la coulisse les silhouettes inquiétantes des hommes du **big business**, tous d'accord sur les grandes questions de la politique intérieure et de la politique extérieure des Etats-Unis.

M. Dewey se présente contre M. Truman, dont il soutient vigoureusement la « doctrine » et son corollaire « le Plan Marshall ».

Le principal conseiller de l'actuel secrétaire d'Etat de M. Truman n'est autre que le républicain John Foster Dulles, qui doit prendre la succession si M. Dewey gagne.

Avec l'associé de la banque germano-américaine Schroeder, qui joua un rôle si important dans le financement du trust « Vereinigte Stahlwerke » ; avec l'Eminence grise de la « Chase National Bank », s'annexant la divine Providence dans ses discours belliqueux ; avec le frère de M. Allen Dulles, qui contacta en pleine guerre, en territoire suisse, le prince von Hohenloche, représentant, sous le nom de Pauls,



le gouvernement hitlérien ; avec John Foster Dulles au Département d'Etat, les victimes de l'agression seraient immensément naïves de croire qu'un quelconque changement pourrait intervenir dans la politique de violation des accords de Potsdam et de relèvement d'une Allemagne agressive. Il s'agirait, bien au contraire, d'une inquiétante aggravation. Contre la paix et l'indépendance des peuples.

Où sont les lignes de démarcation ?

C'est le « New-York Herald Tribune » qui n'hésitait pas à écrire récemment que la victoire de M. Dewey, homme de confiance de « l'Association Nationale des Industriels », serait la victoire de Rockefeller, Morgan et Dupont, ces trois « empereurs » de l'économie américaine, suivis de quelques « rois », tels que Vence (pétrole), Talbot (automobile), Grandi (textile).



Quand les inscriptions sur les listes électorales se font chez le coiffeur...

marqués, entre autres, par de successives main-mises sur Hawaï, les Philippines, l'Amérique Centrale et l'Amérique, l'apparition de la diplomatie du dollar, les scandales du pétrole, la faille de Hoover.

Quant au parti démocrate, qui remonte à Jackson, il a groupé au cours de son existence les éléments les plus hétérogènes : antifédéraliste, champion de la décentralisation et du libre échange, avec les gros planteurs du Sud, il a pu rallier par la suite les couches moyennes, les fermiers du Centre et a bénéficié de l'appui des dirigeants syndicaux. Dans l'ensemble, il est apparu comme plus avancé que son rival, et il peut s'enorgueillir d'avoir compté en son sein des politiques tels que Wilson et Franklin Roosevelt.

Des démocrates qui ne le sont pas

On sait comment dès 1944, avant même la fin de la guerre, les manœuvres de l'aile droite aboutirent à l'exclusion de M. Wallace de la vice-présidence au profit de M. Truman.

C'est que le parti démocrate traversait déjà une crise assez violente, dominée par une menace de scission à la veille d'élections présidentielles.

A dire vrai, depuis longtemps, la ligne de démarcation n'existait plus entre républicains et démocrates : elle passait entre les éléments réactionnaires et les éléments progressistes des deux partis, unis par une même opposition ou un même soutien à la politique rooseveltienne.

En d'autres termes, il y avait des républicains démocrates, et des démocrates qui l'étaient peu ou pas du tout. De cette dernière catégorie, le sénateur Bilbo était en quelque sorte le prototype. Ce raciste farouche et le secrétaire au Commerce étaient aussi différents que le jour et la nuit.

Le faux disciple

La mort de Roosevelt fut une énorme perte pour la démocratie. Sa forte personnalité avait tenu en bride l'oligarchie financière et ses représentants au Congrès.

M. Truman ne tarda pas à rompre, honteusement, il faut bien le dire, avec la tradition de celui dont il s'était prétendu le disciple le jour de son accession automatique à la présidence.

Quand se posèrent les grands problèmes économiques de l'après guerre, l'administration et la direction démocrates capitulèrent progressivement devant les grandes forces capitalistes, banquiers, gros industriels, généraux, haut clergé. M. Truman, éliminant les uns après les autres tous les compagnons de Roosevelt, finit par se débarrasser de Wallace. Plusieurs mois avant les élections, les démocrates étaient prisonniers des républicains.

Cet abandon de la politique démocratique de Roosevelt provoqua dans les masses qui soutenaient le Grand Président, un écœurement qui explique en partie le succès des républicains au scrutin de novembre 1946.

Il y a des lignes de démarcation aux Etats-Unis.

Par exemple, entre le Nord et le Sud ou entre les ghettos noirs et les quartiers voisins, ou entre les antisémites et le journaliste du « Mur Invisible », ou encore entre l'ambassadeur d'Ethiopie et les délégués blancs du Congrès pour le développement de la science (au sens où l'entendait, sans doute, le Herr Doktor Goebbels).

Mais il n'y a pas de ligne de démarcation entre le parti qui s'intitule républicain et le parti qui se dit démocrate.

Les deux adjectifs, qui datent du milieu de l'autre siècle, ont perdu toute signification aujourd'hui.

Les républicains invoquent encore Jefferson et Abraham Lincoln. C'est un peu comme si M. Daladier se réclamait de Robespierre. Qu'est-ce que le sénateur Vandenberg peut bien avoir de commun avec le Président de l'époque héroïque ? et M. Taft, seigneur de tout Cincinnati, avec le grand Américain qui a défini la démocratie : « Le gouvernement du peuple par le peuple et pour le peuple ». A l'expression « par le peuple et pour le peuple », le coauteur du fameux bill antisyndical qui restera dans l'histoire comme un monument de réaction, substitue aujourd'hui : « ...par la matraque et pour les capitalistes ».

Histoire ancienne

La vérité est que le parti républicain, progressiste à ses débuts dans la mesure où il œuvra à l'achèvement de la révolution bourgeoise et à l'essor industriel du pays, contre le système esclavagiste du Sud, tomba assez vite sous le contrôle de l'oligarchie financière.

On sait le rôle qu'il joua de la fin de la guerre de Sécession jusqu'au lendemain de la première guerre mondiale dans la naissance et le développement de l'impérialisme américain,

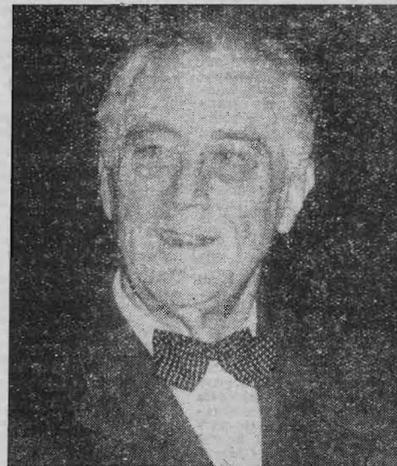
« L'écartement d'une voie »

Et aujourd'hui ?

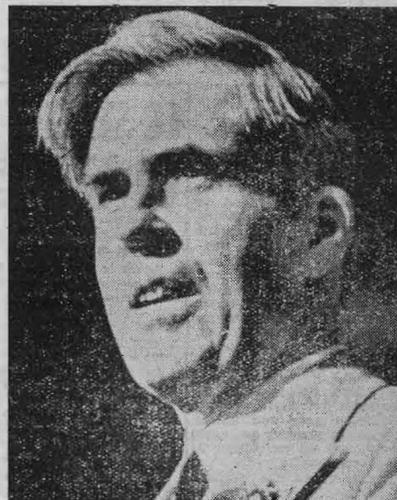
Le cours réactionnaire et expansionniste de la politique américaine s'est développé à un rythme extrêmement rapide et ici, moins que jamais, il ne saurait être question d'une véritable ligne de partage entre les deux partis traditionnels. Il suffit de gratter la petite écorce des phrases de programme pour constater qu'ils défendent en fait les mêmes intérêts essentiels.

On dira qu'il existe tout de même une marge ? Certes oui, comme le note ironiquement le « Saturday Evening Post » : une marge qui « ne dépasse pas l'écartement d'une voie de chemin de fer ».

Surtout, lorsque la même compagnie de chemin de fer subventionne tour à tour un comité



Franklin D. ROOSEVELT...



...et son disciple Henry WALLACE

électoral républicain et un comité électoral démocrate. Cette façon de miser sur les deux tables n'est pas si rare.

Pour un nouveau monde

Cependant, il serait tout à fait faux de désespérer d'un véritable Nouveau Monde. Face à l'Amérique de Ford, de la « Chase National Bank » et de Hearst, se dresse l'Amérique du peuple américain.

Il est bien vrai qu'elle a beaucoup à faire et à comprendre. Là-bas, une formidable mythologie, déversée de toutes parts, oppressante, inévitable, embrume les cerveaux et fait prendre leur malheur en patience à des millions d'honnêtes gens.

Mythe de la place au soleil. Mythe de l'intelligence et de la supériorité naturelle des riches. Mythe du paradis américain. Mythe de la grande démocratie américaine.

Psychoses. Psychose de guerre. Psychose du péril rouge. Psychose du sabotage communiste. Complots partout.

Mais Wallace a pu constituer un Troisième Parti. Son existence même est déjà une grande victoire. Nous y reviendrons.

Jacques POZER.



TRIBUNE
LIBRE

Sur "l'imprévoyance tragique d'un peuple" et "la clairvoyance de ses dirigeants"

A LA deuxième session du Congrès Juif Mondial, qui s'est déroulée au début du mois de juillet à Montreaux, le Dr Nahum Goldmann, dans son discours d'ouverture, a longuement parlé de « l'imprévoyance tragique d'un peuple qui n'a pas écouté les avertissements que lui donnaient les plus clairvoyants de ses dirigeants ». Certains, aujourd'hui, semblent vouloir propager la même thèse.

Ne serait-il pas plus juste de parler de la responsabilité des anciennes organisations juives qui ont fait faillite à une heure décisive? Il n'y a pas eu imprévoyance des masses juives, mais bien imprévoyance, et parfois trahison, de certaines « élites ».

D'autres dirigeants et d'autres organisations se sont montrés courageux et clairvoyants: ainsi par exemple, a surgi la résistance juive de France, partie intégrante de la résistance française. Il convient donc de rétablir quelques vérités historiques...

NI les bureaux de l'Agence Juive, ni ceux du Congrès Mondial Juif à Genève, n'ont jamais rien dit ni publié au sujet des assassinats par le gaz. Pourtant, ils devaient savoir.

Un exemple : On a appris qu'en 1942 un commerçant allemand de Hambourg, venu en Suisse, avait raconté dans un café de Zurich, à des amis suisses, que la fabrication en grande quantité de gaz toxiques allait commencer dans la ville hanséatique, gaz destinés aux camps de déportés juifs en Pologne. Un consommateur juif, voisin de table du narrateur, effrayé, fit part de ces dires aux bureaux du Congrès Juif à Genève, qui alertèrent le siège du Congrès, à New-York.

Là commença l'épisode le plus tragique de l'histoire. La Direction du « Congrès Mondial Juif » n'a pas ajouté foi aux « bruits » venus d'Allemagne et les bureaux du Ministère américain des Affaires étrangères semblaient partager son opinion. Ils auraient même, paraît-il, conseillé de ne rien ébruiter afin de ne pas créer une panique injustifiée. L'étrangeté de cette version accrédiétait-elle son invraisemblance? De toute façon, le comportement de certaines institutions juives, notamment du « Congrès Mondial », pendant ces terribles années de 1939 à 1945, constitue un formidable réquisitoire contre elles. Le massacre en masse des Juifs a duré « cinq » longues années. Ces tueries étaient perpétrées dans les campagnes, et aussi dans les grandes villes comme Riga, Varsovie, Kieff, Kharkof, etc., toutes villes où se trouvaient les représentants diplomatiques et consulaires des puissances neutres qui, certainement, ont dû en référer à leurs gouvernements.

La grande faute des institutions juives, y compris le Congrès Mondial Juif, l'Agence Juive, de même que les Sociétés de secours juives (OSE, ORT, etc.) et les Conseils de communautés juives d'Amérique, d'Afrique du Sud, de Suède, de Suisse, d'Angleterre et de Palestine, etc., a été de ne pas avoir créé un service de renseignements spécial pour les pays d'occupation allemande.

Les pogromes de 1933, à l'arrivée de Hitler au pouvoir et ceux de 1938, après l'attentat de Grunspann à Paris, auraient dû servir d'avertissement. Or, rien n'a été fait, rien n'a été entrepris. Tant la chose a été tenue secrète par les nazis, qui voulaient continuer en toute tranquillité leur œuvre de mort.

Silence involontaire, dira-t-on. Hélas ! il s'est avéré que des institutions sionistes ont caché le fait de l'extermination juive parce qu'une telle révélation aurait pu nuire aux pourparlers entrepris avec le gouvernement des Etats-Unis au sujet du programme de Baltimore.

A la Conférence du Congrès Mondial Juif de New-York, la première après la fin de la guerre, M. Chtchou-pakevitch, membre de la délégation du judaïsme polonais, a

formellement accusé les dirigeants du Congrès Mondial Juif de n'avoir pas appelé le public juif des Etats-Unis et d'ailleurs à protester en masse contre l'extermination des Juifs de Pologne, et contre l'indifférence des démocraties à cet égard. Il les a accusés également de n'avoir pas utilisé les possibilités d'aide et de sauvetage des populations juives quand elles s'étaient présentées, tout en s'attribuant les mérites des actions en ce sens, menées par ailleurs.

Nous citons textuellement la réponse du Dr. Goldmann :

« J'accepte une partie des accusations formulées, non pas comme dirigeant, mais comme homme de ma génération. Oui, notre génération est coupable. Elle ne s'est pas dressée pour combattre l'ennemi. Quelques Juifs, en divers endroits des pays de l'exil, et de nombreux Juifs en Palestine, ont lutté contre les nazis, les armes en main. La masse de la nation a subi l'agression en courbant la tête. Et nombreux sont ceux qui avaient douté ou qui doutent encore de la possibilité de mobiliser les masses juives pour des actions plus importantes que celles qui avaient été entreprises. Ici, en Amérique il est clair, à tout observateur, que les malheurs du Judaïsme d'Europe n'ont pas touché au cœur les populations juives. En tant que tout autre Juif de ma génération, je ne saurais assumer individuellement la responsabilité collective des accusations formulées à cette conférence. »

Outre ces généralités, le Dr. Goldmann a fait la déclaration suivante :

« La Direction du Congrès Mondial Juif était d'avis qu'il ne fallait pas compromettre nos at-

taches diplomatiques avec les gouvernements, même au risque de faire... du retard dans certaines choses. »

Le cynisme que recouvrait cette déclaration, quelque peu sybilline, est apparu au cours des débats. Les « attaches diplomatiques » c'étaient les négociations avec le gouvernement des Etats-Unis pour un commonwealth juif en Palestine, conformément aux résolutions de la conférence sioniste de l'hôtel de Baltimore. Quant aux « certaines choses qui devraient subir du retard », il s'agissait des campagnes de protestations contre le gazage à mort, par les Allemands, de millions de Juifs détenus dans les camps de concentration, ainsi que les indispensables mesures de sauvetage à prendre.

A INSI, les tenants du Congrès Mondial Juif en Amérique, le Dr Goldmann en tête, ne s'étaient préoccupés que d'une déclaration du gouvernement américain sur un Etat juif en Palestine, pays sous mandat anglais, c'est-à-dire en dehors de sa compétence. A ce chiffon de papier, qu'ils n'ont d'ailleurs pas obtenu, les dirigeants du Congrès Mondial Juif ont sacrifié des vies juives. Ils se sont livrés à de vaines palabres diplomatiques. Ils n'ont pas compris qu'en raison de leur consentement tacite aux crimes et, faute de propagande en faveur de l'accueil aux Etats-Unis des Juifs menacés, le gouvernement américain a pu fermer ses portes à l'immigration juive et le gouvernement britannique s'acharner sur les malheureux réfugiés du « Patria » et du « Strouma ».

C'EST en vain que M. Goldman essaie d'imputer les responsabilités de la catastrophe, non aux dirigeants mais aussi au « peuple juif ». Les Juifs des pays occu-

pés par les nazis ont combattu l'invasisseur. Les héros du ghetto de Varsovie ont immobilisé plusieurs divisions allemandes. Dans leur lutte, combien inégale, contre un adversaire pourvu de tanks et de canons, ils ont, avec leurs pauvres fusils et grenades, tué des centaines de soldats et officiers de l'orgueilleuse Wehrmacht. Il en a été de même, toutes proportions gardées, dans les ghettos de Bialystok et d'ailleurs. Des dizaines de milliers de partisans juifs se sont répanus dans les forêts de la Pologne et de la Russie Blanche. Ils harassaient, à l'arrière, les communications de l'ennemi et son approvisionnement. Maints d'entre eux, tombés entre les mains hitlériennes, ont été exécutés.

En France aussi, la Résistance a été des plus vives, qui groupait un nombre imposant de partisans juifs.

Dans les villes, les ouvriers juifs ont saboté avec succès la production de guerre allemande, dans le vêtement, la fourrure, etc. Nombre d'entre eux ont été exécutés, mais leur sabotage avait été victorieux.

Oui, les Juifs de l'Europe occupée peuvent repousser ces reproches injustifiés. Restent les organisations juives des pays britanniques, des Etats-Unis et de l'Amérique latine. En ce qui concerne les Etats-Unis, les reproches de Goldman ne sont pas sans fondement. Mais là aussi, en fin de compte, la responsabilité initiale revient aux « dirigeants » qui, loin d'alerter les masses juives, les ont ténues, à dessein, dans l'ignorance de la grande catastrophe. Leur culpabilité est une terrible leçon. Espérons qu'on guerre et tous les bandits qui ne l'oubliera pas, pour mieux se défendre contre les fauteurs de vouldraient recommencer.

IVRI.

LE STATUT DES ANCIENS DÉPORTÉS ET INTERNÉS

DES 1945, la Fédération Nationale des Déportés et Internés Patriotes et Résistants (F.N.D.I.R.P.), qui groupe en son sein plus de 100.000 adhérents, avait élaboré un projet de statut de déportés et internés, dont l'esprit réside dans la défense du droit à réparation pour tous les déportés, internés et ayants droit, la réparation des ravages physiques et moraux, la défense des familles des disparus privées de leur soutien.

Après le dépôt de ce projet auprès des groupes parlementaires, les groupes M.R.P. et S.F.I.O. n'acceptaient pas de le défendre devant l'Assemblée Nationale. Le groupe P.R.L. faisait des restrictions au sujet des internés.

Le bruit courait ensuite qu'un projet Lambert (M.R.P.) devait être présenté devant l'Assemblée et que ce projet comportait deux statuts, tendant à la division des déportés en deux groupes : les résistants et « les autres ».

La Fédération, représentée par MM. le colonel Manhes, le R.P. Riquet, Lampe et Ricol, alertait à nouveau les groupes parlementaires et les démarches personnelles entreprises par le R.P. Riquet eurent un profond retentissement auprès de l'ensemble des déportés.

Cependant, malgré l'assurance donnée par les différents groupes de défendre ce contre-projet, le projet Lambert fut voté à la Chambre par tous les groupes, sauf le Parti Communiste et deux ou trois individualités.

Deux statuts ont donc été votés, l'un à la date du 6 août 1948 concernant les Déportés Résistants et les Internés Résistants ayant subi un internement de plus de trois mois, l'autre à la date du 9 septembre 1948 concernant les déportés et internés politiques, dans lequel sont compris les déportés et internés raciaux.

Il est bien vrai que le statut du 6 août 1948 apporte peu d'améliorations à la situation des intéressés. Il consacre une solde déjà attribuée antérieurement aux membres F.F.C.I. et R.F.F., mais n'attribue aucun pécule.

Il admet la présomption d'origine pour les maladies, sans condition de délai, le paiement de la prime de déportation aux ascendants, sans condition d'âge, le bénéfice de la campagne double pour les déportés et simple pour les internés — attribution d'office de décorations à titre posthume, l'indemnisation des pertes de biens,

ce forfait devant être fixé ultérieurement. Le statut du 9 septembre 1948 est encore plus insuffisant. Un pécule est bien prévu, mais n'est pas encore fixé à ce jour : il est d'ailleurs à prévoir qu'il ne sera qu'une aumône, puisque cette clause n'a même pas été prévue dans le premier.

Il admet le paiement de la prime de déportation aux ascendants, sans condition d'âge, l'indemnisation des pertes de biens (forfait à fixer).

Devant l'insuffisance notoire de ces statuts, le Bureau National, à la date du 15 octobre, s'est rendu en délégation auprès de M. Betolaud, ministre des Anciens Combattants, et a protesté contre l'esprit qui a présidé à leur élaboration.

Il a renouvelé les propositions contenues dans le projet de la F.N.D.I.R.P., à savoir :

- 1° L'unification des deux statuts;
- 2° Le paiement d'un pécule à tous les déportés et ayants droit, égal au salaire moyen départemental, et à tous les internés égal à la moitié de celui-ci;
- 3° Un forfait de 50.000 francs pour l'indemnisation des pertes de biens.

M. Betolaud a invoqué les difficultés financières du Gouvernement.

Pratiquement, les intéressés n'auront satisfaction que s'ils font eux-mêmes pression par leur union au sein de leurs organisations de déportés ou sympathisants, par des protestations massives, par des délégations nombreuses auprès de leurs élus.

Madel. DECHAVASSINE, secrétaire de l'Amicale d'Auschwitz.

VOILA L'HIVER

C'EST MAINTENANT QU'IL FAUT VISITER LES NOUVELLES COLLECTIONS DU

GRAND MAGASIN DE LA FOURRURE ET DE LA NOUVEAUTÉ

42, rue de la Chaussée-d'Antin

LADY

"Chez MAMMY"

Restaurant célèbre pour SES SPECIALITES JUIVES

depuis le 17 septembre

Richard INGER

dans ses chansons yiddish

22, avenue Montaigne, PARIS

Métra : Franklin-Roosevelt et Aima

Tél. : BAL. 44-57 et ELY. 24-18

Ouvert tous les jours

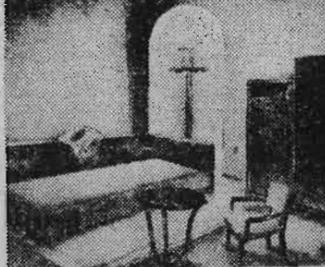
AMERIQUE DU SUD
AMERIQUE DU NORD
PALESTINE
"OCÉANIA"
VOYAGES - TOURISME
4, rue de Castellane
Tél. : Anjou 16-33

POMPES FUNEBRES
ET MARBRERIE
Édouard SCHNEEBERG
43, rue de la Victoire, PARIS-9°
Tél. : TRI 88-56. Nuit: TRI 88-61

BOTTIER JOSEPH
Chaussures souples
et élégantes
CLINIQUE DES PIEDS SENSIBLES
PARIS : 12, rue de la Boétie
Anjou 15-30
NICE et VICHY

BOULANGERIE-PÂTISSERIE JUIVE
BERNARD
12, rue N.-D.-de-Nazareth, Paris-2°
Tél. : TURBigo 04-52
Pain de seigle meilleure qualité
Pâtisserie de la meilleure sorte
Conditions spéciales pour
mariages et banquets.
On livre à domicile. Prix modérés
Métro : Temple et République

NE FAITES AUCUN ACHAT
avant d'avoir vu les ensembles
présentés par
L'HARMONIE CHEZ SOI
221, faubourg St-Antoine, Paris



Les meilleurs TISSUS
Toutes FOURNITURES
pour TAILLEURS
chez
ZAJDEL
89, rue d'Aboukir - Paris-2°
Mo : St-Denis, Réaumur, Sentier
Tél. : GUT 78-87

WILLY
De l'ancienne
clinique populaire
Visites - Piqûres - Ventouses
18, rue Ramponneau - PARIS
Métro: Belleville. Tél. MEN. 56-17

AU POSEUR DE LINOS
grand stock de
Linoléum, Rémolesum, Balatum
Toiles cirées, Papiers peints, etc.
Ets MAURICE WAIS
98, boulevard Ménilmontant,
PARIS-XX°
M.: Père-Lachaise. Tél. OBE 12-55
Succursale :
117, faub. du Temple, PARIS-X°.
Métro : Belleville et Goncourt

Restaurant
CHEZ ALBERT
57, rue Notre-Dame-de-Nazareth
Métro : Strasbourg-Saint-Denis
où vous trouverez toutes les
spécialités
roumaines, polonaises et russes

qu'il s'agisse
de LUMIÈRE
d'ÉNERGIE
ou de facilités et
agrément quelconques
L'ÉLECTRICITÉ
est indispensable
à votre profession
Nous pouvons vous faire bénéficier de tous les derniers progrès de la Technique électrique moderne. Notre rayon T.S.F. vous offre la gamme complète des grandes marques.
N'appréhendez pas la question dépense, car nous vous ferons
CREDIT
Etablissements STELLUX
3, rue de Mirbel — PARIS-V°
Tél. : Gob. 07-98.
Réduction spéciale au porteur de cette annonce.

Spectacles ARTS Lettres

Le destin parfaitement accompli de JEAN-RICHARD BLOCH

par Roger PAYET-BURIN

UN critique dressait un jour un bilan de la littérature « juive française ». Si je place ces mots entre guillemets, c'est qu'ils n'offrent pas un sens très clair par eux-mêmes. On ne peut guère les employer qu'avec un sens convenu et le critique en question en usait ainsi, comme on va voir.

Son panorama comprenait de nombreux noms, certains suivis d'un long commentaire, d'autres accompagnés d'une simple mention. Parmi les premiers, je ne saurais faire aujourd'hui de citations précises. Mais parmi les seconds, je me rappelle fort bien que se trouvait Jean-Richard Bloch. On disait qu'il avait écrit : *Lévy, ...Et Compagnie, La Nuit kurde*, et qu'ensuite il avait été « perdu » pour cette fameuse littérature « juive française ». C'était tout.

Le critique ni n'émettait d'opinion sur les livres cités, ni ne dévoilait quelle cause assez funeste avait bien pu pousser l'écrivain à « se perdre » ainsi. Il y avait pourtant, dans cette si brève notation, une marque de dépit. Si le critique n'avait attaché aucune importance à ce cas, pourquoi l'aurait-il seulement soulevé ? Mais il s'agissait de Jean-Richard Bloch, justement, et si peu désireux qu'il fût de rappeler son nom, il lui était difficile, évidemment, de le passer sous silence. Car les lecteurs, eux, auraient pu s'en souvenir pour lui.

VOICI qu'une maison d'édition (1) vient de publier *Les plus belles pages de Jean-Richard Bloch*, pour lesquelles Aragon a écrit une préface admirable de compréhension et d'amitié fervente. Aragon, qui a quelque qualité pour juger des choses de la littérature, disons française, estime que l'œuvre de Jean-Richard Bloch est une des premières de ce temps. Mais le rapprochement de cette opinion avec la précédente ne laisse pas d'être troublant : comment peut-on être à la fois un grand écrivain français et un quelconque, un insignifiant écrivain « juif français » ?

Pour débrouiller la question, disons que Jean-Richard Bloch appartenait à une famille juive alsacienne, qu'un de ses arrière-grand-pères avait servi dans les armées de Louis XV et qu'après la défaite de 1871, ses parents s'étaient sentis assez Français pour fuir l'Alsace occupée et se réfugier « à l'intérieur ». Ceci pour indiquer qu'il regarda toujours la France comme sa patrie, sans se poser plus de question à ce sujet qu'un Breton de Brest ou qu'un Auvergnat de Saint-Flour.

NÉANMOINS, être Juif, quand on est Français, expose incontestablement à plus de complication qu'être Breton ou Auvergnat. Jean-Richard Bloch était trop sensible pour ne pas s'en apercevoir. Le milieu de son enfance et de sa jeunesse, la bourgeoisie juive, avait des habitu-

des et des couleurs spéciales et faisait figure, noyée au milieu de la bourgeoisie qui l'environnait, d'un monde à part. C'est ce monde qu'il a décrit dans *...Et Compagnie*.

Avec son passé lointain cette bourgeoisie gardait des fibres secrètes que seuls les plus délicats de ses fils pouvaient percevoir. Jean-Richard Bloch fut de ceux-là. C'est la raison qui lui fit écrire *La Nuit kurde*. « Le jour où j'ai trouvé sur les quais et acheté pour quelques sous le Livre de la Jungle, ma destinée m'a été révélée. Il manquait à mon toit un signe qui marquât où soufflait le vent. J'ai reconnu ce jour-là que le vent ne cessait de me désigner l'Orient. »

Ces lignes furent écrites en 1920. S'il faut en croire le critique évoqué plus haut, la carrière de Jean-Richard Bloch se brisa là. Car bien loin d'être préoccupé par l'Orient comme le laissait pressentir *La Nuit kurde*, l'écrivain trouva par la suite dans son pays même les sujets de son inspiration. Les hésitations, les inquiétudes qu'il avait pu ressentir quant à l'endroit où s'accomplirait son destin étaient finies et bien finies. Jean-Richard Bloch allait se vouer à la France.

MAINTENANT certains peuvent bien regretter que l'auteur d'*...Et Compagnie* ait pris cette voie-là. Ils peuvent bien le rejeter de la littérature « juive française » et, qui sait, de la « communauté juive » au sens où ils l'entendent, c'est-à-dire d'une communauté repliée sur elle-même, fermée à toute action du dehors, et vivant en France en voulant ignorer la France. S'il y a des gens qui choisissent d'être aveugles, Jean-Richard Bloch n'était pas de ceux-là.

Que l'on relise donc ces pages où se retrace tout le chemin qu'il a parcouru jusqu'à la fatale journée de février 1947 où il tomba terrassé en plein travail. On comprendra ce que signifiait : être Français, pour un Jean-Richard Bloch. C'était flétrir la ruée des Chemises noires contre l'Ethiopie sans défense, dénoncer la duperie de la « non-intervention » qui livrait l'Espagne à ses bourreaux, c'était condamner la capitulation à Munich des gouvernements anglais et français devant Hitler, assassin des Juifs et des démocrates. C'était enfin, une fois venue la guerre qu'il avait si douloureusement pressentie, lutter de toutes ses forces pour la victoire de la liberté.

TEL fut le destin d'un écrivain qui, sans oublier jamais qu'il était Juif, ne voulut pas davantage s'enfermer dans cette condition pour y oublier ses devoirs de Français et de démocrate, qui pour lui d'ailleurs se confondaient. Cette solution du « problème juif » n'a jamais été avancée par Jean-Richard Bloch comme un modèle à suivre par tous et partout. Mais chacun doit reconnaître qu'elle est marquée du signe de la plus authentique grandeur.

LE THÉÂTRE

par Roger MARIA

MONTSERRAT

NOUS sommes en juillet 1812, au Vénézuëla, dans une salle de la Capitainerie générale de l'armée espagnole à Valencia.

Après un dur revers, le fameux chef national, « rebelle » naturellement, Simon Bolivar, est traqué par les forces d'occupation. Les soudards du roi d'Espagne se conduisent comme des brutes déchaînées ; ils massacrent, pillent, violent et fusillent ; la résistance, soutenue par le peuple, mène la vie dure à l'ennemi.

Le capitaine Izquierdo découvre que si Bolivar, pourchassé, a pu lui échapper, c'est par suite de la « trahison » d'un de ses officiers : un espagnol, Montserrat, qui sait, seul, où se cache Bolivar.

Arrêté, il ne veut pas livrer son ami, qui représente surtout, à ses yeux, la liberté et l'avenir de la liberté.

Izquierdo, qui comprend que Montserrat ne parlera pas sous la torture, imagine d'arrêter six otages pris au hasard dans la rue, des innocents, et de les mettre face à face avec Montserrat : ils seront fusillés s'ils ne parviennent pas à obtenir de Montserrat l'aveu du lieu où se cache Bolivar.

Les otages représentent la population moyenne (et « apolitique ») du pays occupé : un artisan potier, un gros commerçant, une femme du peuple, mère de famille, un comédien de grande réputation, un adolescent et une simple jeune fille.

Montserrat ne parlera pas. Les six otages seront implacablement fusillés. Bolivar triomphera. L'Espagnol sera chassé.

Les trois actes se déroulent avec une âpre grandeur, et le sens dramatique de cette œuvre est tellement aigu que le seul entr'acte est irritant comme une attente funèbre. Cette forte impression que la salle ressent de façon très sensible est due, en partie, à l'application sans défaillance de la règle classique des trois unités, telle que Boileau l'a fixée :

*Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli
Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.*

Mieux, dans la pièce d'Emmanuel Roblès, ce n'est pas en vingt-quatre heures que se déroule l'action, mais dans le temps même, exactement, de la représentation. De ce fait, la densité psychologique assaille le spectateur et ne le laisse pas souffler ; les personnages principaux sont Bolivar, invisible mais magnifiquement présent, Bolivar ou la liberté, d'une part, et les autres, ceux que l'on voit, vivants et menacés, et ceux aussi dont l'auteur impose avec art la réalité, les millions d'hommes et de femmes, les enfants, que l'action de Bolivar et le sacrifice de Montserrat sauveront sans qu'ils le sachent.

Montserrat n'a pas parlé et les otages, innocents, tombent sous les balles de la tyrannie. Montserrat en porte la responsabilité, seconde mais accablante, car sa pure conscience le tourmente, alors que les vrais coupables sont les Espagnols oppresseurs qui dominent un peuple affamé de sa libération.

Nous avons connu cela et c'est ce qui rend cette pièce solidement charpentée, tellement proche de nos préoccupations. Nous sommes loin des rébus sartrien à l'usage des désœuvrés ; c'est la vie saignante dont Emmanuel Roblès se fait l'évocatrice impeccable ; cette fois, le problème est posé juste.

TRISTAN TZARA, poète roumain de langue française, est pour nous le témoin vivant de l'unité de la pensée libre à travers les nations qui ont lutté, toutes ensemble, contre la barbarie fasciste. Il a su, pendant les années noires de l'occupation, rester fidèle à ce refus passionné de l'oppression qui se retrouve, inébranlable, dans son œuvre tout entière.

Ce que Tzara reproche au surréalisme, c'est de l'avoir trop longtemps détourné de l'histoire. Or, à ses yeux, « la poésie est plongée dans l'histoire jusqu'au cou... Elle ne serait pas ce qu'elle est, ce qu'elle n'est pas, si la guerre d'Espagne ne l'avait pas traversée comme un couteau, si Munich ne l'avait pas fait rougir de ce rouge qui est la plus exaltante couleur que nous connaissions encore en ce monde... » Pour avoir mené trop longtemps la quête de surréel, le poète faillit laisser échapper le réel, le combat de tous les jours, sans faste et sans magie, où la victoire est gagnée durement.

Mais le besoin de dissimuler la fuite hors du seul champ de bataille, de la camoufler en élan vers une autre bataille, dont l'enjeu mystique soit plus réel

LE SURREALISME et l'après-guerre

que le pain, ce besoin n'est pas nouveau chez l'artiste, ou plus simplement chez l'être humain. L'essai de Tzara sur *Le Surréalisme et l'après-guerre* cherche à situer le mouvement poétique né vers 1920 dans cette tradition d'évasion et à montrer ainsi pourquoi tant de jeunes intellectuels de l'entre-deux guerres s'engagèrent dans le surréalisme.

L s'agissait moins, alors, d'une manière d'écrire et de penser que d'une manière de vivre. Il n'était pas question de formuler dans un langage clair et rationnel l'impossibilité de tolérer le monde bourgeois de 1920, d'analyser l'absurdité de ce monde. Cet effort intellectuel aurait nécessairement conduit ses auteurs soit à proclamer qu'ils souffraient de l'insanité de la condition humaine éternelle et à commencer — avec 20 ans d'avance — la grande parade existentialiste, soit à dévoiler l'origine sociale du mal et à choisir franchement une position militante. L'expérience

de l'absurdité du monde où ils vivaient restait pour les surréalistes une donnée, un fait, une souffrance concrète qu'ils n'éprouvaient pas le besoin de raisonner. Scandalisés par la société de leur temps, ils ripostaient par d'autres scandales.

PAR

GILBERT MURY

Ils se rattachaient à cette tradition révolutionnaire poétique, faite de refus, de rupture éclatante avec le monde social existant que Tzara distingue de la tradition révolutionnaire idéologique faite d'un effort pour connaître la structure de l'univers condamné. Certes, le réel semble mal fait, mais vaut-il mieux le quitter ou le transformer, accepter les expériences théosophiques avec Breton, ou l'action communiste avec Tzara ? Que ces deux solutions soient contradictoires, les surréalistes de la grande époque

étaient prêts à envisager simultanément les solutions les plus incompatibles. Répétons-le : un refus passionné de l'ordre existant, refus qui enveloppait comme un espoir d'autre chose, leur tenait lieu de doctrine.

« Je ne veux même pas savoir qu'il y a eu des hommes avant moi » — cette phrase hautaine par laquelle Descartes signifie son congé à la philosophie scolastique au nom d'une raison encore abstraite — leur servait à répudier l'histoire. Sans doute étaient-ils à leurs propres yeux ce que le fondateur du cartésianisme fut pour Hegel, des « héros qui osaient recommencer la pensée sur des bases nouvelles ». Et cette rupture violente préparait du moins certains d'entre eux à l'action en les libérant des traditions mortes.

P EUT-ETRE cependant ce livre lumineux et tendu est-il moins révélateur de ce que fut le surréalisme que l'impossibilité où se trouve Tzara de voir dans ce mouvement littéraire un fait historique parmi

tant d'autres, explicable comme les autres. Il semble que notre poète — si sévère soit-il pour Breton et les compagnons actuels de Breton — ne puisse rompre durement avec l'expérience de ses propres années de jeunesse. L'échec du surréalisme lui semble tenir à une fatalité de la nature humaine, au conflit permanent de la « poésie dirigée », c'est-à-dire exprimée par des mots, composée en fonction de certaines émotions communes à beaucoup d'hommes, et de la poésie « non dirigée », c'est-à-dire exprimable par le langage et aussi personnelle et incommunicable que le rêve. Qu'il s'agisse d'une lutte irréductible, éternelle, Tzara le montre en envisageant une société où le progrès culturel aurait détruit la poésie dirigée, la volonté d'exprimer son rêve pour l'usage d'autrui, chacun trouvant dans son rêve personnel toute la poésie, non dirigée, dont il aurait besoin pour donner libre cours aux vieilles forces inconscientes, à la pensée non exprimée. Certes, Tzara présente cet éparpillement futur de l'art réel en sentiments diffus, comme le passage d'une poésie qualitativement définie en une poésie quantitativement dispersée. Mais il ne s'agit pas ici d'une transformation d'une

(Suite page 10.)

"SANS FAMILLE" 1948 UNE GRANDE ENQUÊTE de Droit et Liberté

par Max Loiret

JAI vu récemment, à Toulouse, une jeune fille de seize ans, Régine B. En 1943, elle avait été cachée dans un couvent, à Massip (Aveyron). Jusque-là, on ne peut que louer cette conscience du devoir, mais que penser des religieuses qui, profitant de la situation, ont voulu baptiser Régine B. par force ?

Elle avait 11 ans, mais a résisté fermement. Pourtant, m'a-t-elle dit, d'autres enfants, devant la menace, se sont laissés faire. Que sont-elles devenues ? La Hiérarchie, ne les reconnaissant pas comme juives, ne veut pas les rendre ni même indiquer où elles sont. A l'héroïque dévouement d'innombrables catholiques pendant la guerre, s'opposent aujourd'hui les

étranges manœuvres de certains milieux cléricaux.

Une vieille histoire d'actualité

Aux sceptiques, nous rappellerons « l'affaire Mortara », vieille d'un siècle. Ce grand scandale attira sur l'Eglise, en 1858, l'attention du monde entier. Mortara, enfant

d'une famille juive, est baptisé en cachette par une servante catholique. Pour l'Eglise, il n'est plus juif, mais chrétien et, comme tel, elle le réclame, puis l'enlève à ses père et mère pour l'élever selon la foi chrétienne.

Devant l'indignation du monde laïque, un journal papal, la *Civiltà cattolica*, expose l'affaire en lançant un gros aveu : le Vatican remplace le principe, hérité de 89, des « droits de l'homme » par la notion plus vague « de la dignité humaine ». C'est que la dignité humaine permet des accommodements avec le ciel... et la terre :

« Doit-on rendre son enfant au père qui le réclame ? demande le journal. Posée dans ces termes généraux, la question ne peut recevoir qu'une réponse. On peut même dire que, non seulement on doit rendre l'enfant, mais encore qu'on ne devait pas le prendre. Mais la question n'est pas là, et c'est ainsi qu'on doit la poser : Faut-il rendre au père juif son fils chrétien, afin que celui-ci puisse *abuser* (sic) de l'autorité paternelle pour en faire un apostat ? Ainsi, il suffit du simple bon sens et d'un peu de foi surnaturelle pour répondre que cela ne se peut pas.

ne se doit pas et que ce serait une cruauté de le faire. »
Donc Pie IX garda l'enfant.

Question et Réponse

Comme nous ne possédons pas « le bon sens » de cette *Civiltà Cattolica*, nous nous sommes livrés à quelques enquêtes.

— Problème : Parents juifs déportés, enfants chrétiens.

— Question : Faut-il rendre ces enfants ?

— Réponse souvent donnée : « Cela ne se peut pas, ne se doit pas, ce serait une cruauté de le faire ».

Paulette H..., à qui ses parents voulaient rendre un foyer, refusa de quitter le couvent de Poitiers où elle se trouvait. Quelles pressions a-t-elle subies pour menacer de se suicider si quelqu'un revenait la voir ?

Fredo S. est recherché par sa famille. Il aurait été caché par ses parents au Foyer de Saulins (Brunoy), dont la direction refuse de donner le moindre renseignement à son sujet : « N'ayant pas l'avantage de vous connaître, il ne m'appartient pas de vous donner l'adresse de Fredo », a-t-elle répondu à un oncle. Les parents de Fredo sont déportés. Mais Fredo, catholique, se trouve dans une famille chrétienne qui le destine à la prairie.

tiennent qui le destine à la prairie.

Au nom de la « dignité humaine », ne bafouez-t-on pas la liberté de conscience ? Le respect « des droits sacrés et inaliénables de l'homme » serait-il donc vraiment une « cruauté » ? Rares sont les responsables qui consentent à rendre les enfants et les jeunes dont ils veulent « sauver l'âme ».

Pourtant, j'ai vu l'abbé Naudin, curé des Sept-Deniers, à Toulouse, résistant et déporté, qui sauva de nombreux gosses. Il m'emmena chez ses paroissiens qui avaient hébergé des enfants : tous avaient été rendus à leurs familles ou confiés à des œuvres sociales.

Les abbés Glasberg et Rémileux ont fait preuve d'une même compréhension, nous rapporte M. Joseph E... qui s'occupe des orphelins juifs :

— Dans la région de Lyon que j'ai parcourue, ces deux prêtres, qui ont sauvé de nombreux enfants, n'ont pas fait état de leurs droits sur leur avenir, ni cherché à en faire des néophytes.

Le Vatican et les orphelins

Claire B.M. a été hébergée dans un couvent à Saint-Omer. Ses parents sont là et n'ont pu la reprendre qu'après bien des difficultés. Il leur a fallu une autorisation du Père Devaux, précisant que Claire devait être « reprise par ses parents, père et mère ». Qui donc l'aurait reprise à leur place ?

Mme B.M. déclare que le Père Devaux avait sous son contrôle de nombreux enfants, entre autres une fillette (ne figurant pas sur ses listes d'enfants juifs) qui lui a fait le récit suivant :

« J'ai une tante (juive) qui veut me reprendre. Je veux bien aller chez elle, mais la supérieure m'a dit que ma tante était certainement une espionne et que si j'allais chez elle, j'irais en prison avec elle. Dites-moi si c'est vrai... »

D'après certains, une circulaire papale aurait enjoint aux autorités hiérarchiques de ne pas restituer les enfants.

D'autre part, au docteur Kubovitzki, de Pologne, le Pape aurait dit qu'il ne donnerait des instructions favorables que si les organisations juives fournissaient la liste des Juifs prêts à prendre les enfants en charge. Le Nonce apostolique, Mgr Roncalli, a répondu dans le même sens. Réponses évasives, silences et manœuvres cachant mal un prosélytisme peu légitime.

L'activité de la Commission Centrale de l'Enfance

FAIRE CONFIANCE : Principe d'éducation

AU 21 de la rue François-Debergue, à Montreuil, se trouve un foyer, dirigé par la Commission centrale de l'Enfance et qui abrite des jeunes filles dont l'âge varie entre 15 et 17 ans. Là aussi, problèmes d'adolescence, de métier, d'avenir sont autant de questions que la réalité et

jeunes, à l'âge où la vie ne devrait être que joie et lumière, ont enduré les souffrances les plus atroces : la déportation, la mort des êtres chers.

Si aujourd'hui tous les miasmes de la guerre ont disparu, c'est parce que la Commission centrale de l'Enfance, bannissant les conceptions conventionnelles

des établissements « bien administrés », s'est efforcée d'introduire dans ses principes d'éducation un facteur essentiel : la participation des jeunes aux questions de direction qu'un foyer, réellement bien administré, peut susciter.

Et faire participer les jeunes, c'est avant tout leur faire confiance, ne pas les traiter en enfants inconscients, mais en êtres qui, tout en ayant moins d'expérience que les adultes, possèdent leur valeur, leurs capacités, leurs particularités propres.

Aujourd'hui, nous avons un bureau de jeunes qui fonctionne : budget, hygiène, éducation, tâches de la semaine : les points ne manquent pas à l'ordre du jour.

Nous n'oublions pas non plus nos amis de la rue Dombasle. C'est ainsi que toutes les semaines une équipe de jeunes filles s'y rend pour raccommoier le linge des gars.

Ces tâches ne nous empêchent pas d'envisager la création d'une chorale commune de garçons et filles des deux foyers de Montreuil, l'aménagement d'un atelier de reliure, l'ouverture d'une série de conférences éducatives, etc.

C'est ainsi qu'en dépit des obstacles de toutes sortes, nos jeunes se forment dans l'expérience et se préparent à la vie.

Thérèse LE CHASSAING.

COMMUNIQUÉ

Nous avons le plaisir de remercier chaleureusement nos amis du Comité des Marchands de Chiffons qui nous ont fait parvenir par l'intermédiaire de notre dévoué ami A. Abramowitch la somme de 21.300 fr. destinée à l'achat des fournitures scolaires pour les enfants de notre foyer de Livry-Gargan.

Nous nous associons à nos enfants pour remercier à nouveau nos amis : MM. Butman Moujal, Lipan, Chneider, Atelan, Richter, Jordan, Datekin, Goldfeld, Menian, David, Lévy, Mager, Ciroulnik, Frenkel Emile, Weiberman Albert, Bupal, Cape, Wumo, Markus, Arfi, London, Halina, Camille, Anatole, Nageta, Zelter, Bresser et Abel, René, Maurice et Max Feldblum, Stafek, Sapan, Maurice, Gordon, Rosenberg.

LE SURRÉALISME ET L'APRÈS-GUERRE

(Suite de la page 9)

qualité en quantité. C'est la poésie, l'art poétique qui est purement et simplement supprimée, c'est la suppression d'une des forces en présence, non une synthèse vivante.

Pour mieux comprendre ce conflit, il faut bien voir que pour Tzara il est le cas particulier d'une lutte entre la pensée non dirigée orientée vers le rêve et la pensée dirigée orientée vers l'action. La mythe, ou le poème, naît de la rencontre de ces deux forces. Là aussi, le conflit est éternel, il est inscrit dans la nature même de l'homme. S'il existe d'un côté une pensée dirigée ou bien de l'autre une pensée non dirigée, la lutte de ces deux tendances rivales peut se terminer par un compromis, ou par la destruction de l'une d'entre elles, mais jamais par une synthèse créatrice, par l'apparition d'une nouvelle forme de pensée.

L'INVENTION poétique enveloppe bien une contradiction réelle, mais celle-ci peut être dépassée parce qu'elle tient au conflit de deux nécessités qui se situent sur le même plan : le caractère déjà connu, social de nos moyens d'expression et le caractère inédit, inventif mais lui aussi social en un sens de la pensée poétique.

D'autre part, quel qu'on pense du problème du langage et de la poésie, est-il possible de présenter la critique du surréalisme comme celle de l'art en général ? De s'attacher aux forces d'émotion lyrique dans ce qu'elles ont d'éternel et de négliger les conditions précises dans lesquelles le surréalisme est né ? Ce que Tristan Tzara nous donne, dans son livre fervent, c'est une méditation sur la poésie pure et sur la poésie, manière de vivre et d'agir. Il lui manque ce que nous trouvons dans la petite brochure que Roger Vailland vient de publier : le surréalisme contre la révolution.

Roger Vailland, montre bien la crise, le paroxysme, des années 1920. Les jeunes intellectuels se sont trouvés engagés dans un monde réellement absurde sans pouvoir prétendre découvrir par eux-mêmes le secret de cette absurdité. Au fur et à mesure que l'histoire se chargeait de révéler aux hommes la vraie raison de l'incohérence sociale de leur temps, il leur fallait choisir entre l'acceptation courageuse de cette vérité et de la lutte qu'elle implique et le retrait vers d'autres ex-

plications plus commodes et moins malaisées à mettre en pratique. Tel est, croyons-nous, le sens de l'aventure surréaliste et du mouvement qui a conduit du refus global et irraisonné du réel à la volonté de combattre pour transformer le réel ou bien au contraire à une fuite qui sert finalement de justification à la volonté de laisser subsister l'injustice dans le réel.

Le surréalisme pose donc un double problème : celui de Tristan Tzara et celui de Roger Vailland, celui de la valeur humaine de l'art, et celui des conditions historiques de l'apparition d'une école littéraire. Faute de les compléter l'un par l'autre, le lecteur pourrait bien aller d'une conception encore insuffisamment historique de la littérature à une explication sociale exacte, certes, mais incomplète, et qui laisse peut-être, en fin de compte, échapper la part la plus émouvante d'une belle aventure.

CARNET

Nous sommes heureux d'adresser nos félicitations à M. Daniel UZAN, diffuseur de notre journal à Sfax, à l'occasion de son mariage avec Mlle Lydia COSTA, célébré le 15 septembre à Gafsa.

Nous avons l'honneur d'annoncer le mariage de la fille de notre ami RACHEL, de Lunéville, REGINE, avec M. Paul POSALSKI, de Nancy, le dimanche 31 octobre, à 17 heures, à la Synagogue de Lunéville.

CONFERENCE

DES AMBASSADEURS

AU THEATRE MARIGNY

Fondateur : André DAVID

Directeurs : André et Guy DAVID

Administrateur : M. BENVENISTE

Samedi 6 novembre à 18 h.

Mme ELEANOR ROOSEVELT

« L'AMITIE FRANCO-AMERICAINE »

sous la présidence de M. ANDRÉ MARIE

vice-président du Conseil

Garde des Sceaux

Vendredi 12 novembre à 18 h.

S. Exc. le général CATROUX

Ambassadeur de France

« UNE SOLUTION AU PROBLEME INDOCHINOIS »

Vendredi 19 novembre à 18 h.

François MITTERRAND

Secrétaire d'Etat à la présid. du Conseil

« ELOGE DE LA REPUBLIQUE »

Vendredi 3 décembre à 18 h.

ANDRÉ MARIE

vice-président du Conseil

Garde des Sceaux

« LA REPUBLIQUE ET L'ESPRIT DE JUSTICE »

Vendredi 14 janvier à 18 h.

PAUL REYNAUD

anc. président du Conseil

« FRANCE 1949 »

Loc. ouv. (sf le dim.) ELY. 58-59

LA MAISON DES PETITS

(JARDIN D'ENFANTS)

18, villa Sadi-Carnot - Paris-19^e

Métro : Botzaris, place des Fêtes

reçoit des enfants de 3 à 6 ans,

de 9 heures à 18 heures sans interruption.

Déjeuner et goûter.

Classes Montessori. Jeux et promenades.

Inscriptions tous les jours (sauf samedi et dimanche), de 15 h. à 17 heures.



L'action quotidiennes posent et résolvent.

A cela, s'ajoutent les difficultés matérielles sans cesse accrues, et qui sont aujourd'hui le lot de toute famille modeste. Notre foyer doit également y faire face.

Notre tâche n'est pas souvent facile si l'on considère que nos

Les 4, 5 et 6 mars 1949, dans les salons de l'Hôtel Moderne place de la République, GRANDE VENTE DE CHARITE KERMESE

organisée par la Commission Centrale de l'Enfance au profit des Foyers d'enfants des fusillés et des déportés

Amis de l'enfance ! Pour que cette kermesse soit une réussite, pour que nos stands soient bien achalandés,

Fabriquez vous-mêmes, Collectez chez vos amis et connaissances des vêtements, du ravaillage, des articles de voyage, etc., etc... Merci d'avance.

La Commission Centrale de l'Enfance.



PASTOR

Ténor de l'Opéra

que vous applaudirez

Le samedi 6 novembre

au bal de « Droit et Liberté »



25 JANVIER 1948

Il neige. La rue Turgot, sale et gluante, m'oblige à une ascension périlleuse. Un quart d'heure de retard. Bah ! je passerai inaperçu !

— Hep ! monsieur, venez voir. Ceci est une gracieuse invite à consulter le permanent, manitou à barbe blanche qui dispense aux délinquants consignés et claustrations en salle surveillée.

— C'est à cause du froid... vous comprenez... ma petite sœur est souffrante et...

La barbe coule de coton hydrophile s'abaisse tragiquement : — Bon. Voici un billet de rentrée mais c'est exceptionnel. Je pense bien !

Si la barbe blanche savait que je n'ai jamais eu de petite sœur ! Tiens... la ronde familière des mots fraîchement appris... autisme, affectivité, psychopathologie... à travers la porte les échos d'une voix connue. Vite, je m'installe; atmosphère attentive, chaleur des visages retrouvés.

Après-midi

Le cours d'histoire a consommé le quart de l'après-midi. Le duel Gladstone-Disraëli a retenu l'attention de quelques-uns, fait bâiller les autres et inspiré à mon voisin des dessins moresques révélateurs d'un cerveau tourmenté.

— Vous n'avez pas de livre, vous ? — Dans une semaine, j'aurai l'argent nécessaire. J'ai dû acheter le Cuvillier avant et...

Un manuel coûte 320 francs. Les temps sont difficiles pour les étudiants. Qui songerait à les aider ?

15 MARS

Premier rayon de soleil ; ça sent bon les vacances de Pâques. Un vent de nonchalance passe dans nos rangs. Après une demi-heure de conversation libre, le professeur s'écrie, d'une voix résignée :

— Messieurs, au travail !

Eh bien !... tout arrive... Le cours continue, ne souffrant point d'être interrompu. J'ai eu la chance d'avoir un professeur matérialiste qui a la dent dure pour Bergson et les apôtres de la vie intérieure, les contemplateurs du « moi » profond, tous ces gens qui « prennent leur nombril pour le Sacré-Cœur ».

J'observe ses contradicteurs ha-

nements justes sur des figures fausses m'a donné mal au ventre — des propriétés astringentes du dodécèdre régulier ! Tout à l'heure, sciences naturelles : on nous enseignera que le cerveau de la femme est plus léger que celui de l'homme ou que le parfum des fleurs est de même nature que l'urine des animaux.

Après-midi

Frayeur de la page blanche... lâcheté peut-être... Le sujet ? Sentiment et raison en morale. Que dire de la raison sinon qu'elle est libératrice de l'homme et qu'elle doit résoudre la contradiction qui l'oppose aux déterminismes et contraintes diverses ! Que l'histoire

La Hollande : les polders, la Conférence de La Haye, les fleurs de Haarlem, les bouteilles de Leyde et les chevaux de Frise... fromage et hareng saur sont les deux mamelles de la Hollande.

— Traitez-moi le sujet suivant : le rôle des hommes dans l'histoire. Parlons plutôt de l'influence des femmes : le nez de Cléopâtre, la bergerie de Marie-Antoinette, la baronne Violette de Parme, la duchesse Bêtise de Cambrai, que sais-je encore ?...

5 JUIN

Décidément, le bac est tout près. Les droits d'inscription ont soudainement été portés à 1.000 francs. Une feuille de pétition circule sur les tables et revient, couverte de signatures : les étudiants protestent. Qui les entendra ?

25 JUIN

L'année scolaire a dépassé son automne, ivre de soleil et de chants d'oiseaux, si tant est que ses différentes saisons ne correspondent pas à celles de l'année réelle. Il me faudra quitter ce lycée hanté par l'esprit de Jacques Decour — professeur fusillé en 1942 — et chercher ailleurs une fontaine publique de science et de savoir.

D'autres cerveaux viendront s'abreuver là ; d'autres derrières vont s'asseoir sur les mêmes bancs. Dans la cour grisâtre, le concierge bougonnant balaira les feuilles mortes pour les brûler. Il m'en vient la senteur âcre et le goût tiède de leurs pauvres limbes, à demi rôtis.

LICK

Extraits du journal d'un élève de Philo

bituels : celui-là ? il n'a pas à craindre pour son avenir : son père est dans les affaires et le prendra avec lui s'il échoue au bac. Cet autre ? son oncle est ambassadeur, et tout cancre qu'il est il pourra grandir à l'ombre de l'illustre parent.

Tant il est vrai que le raisonnement idéaliste est pour la classe bourgeoise son plus sûr moyen de figer l'histoire, modelée aux exigences de sa domination.

3 MAI

Leçon de mathématiques : de tous temps, l'univers des raison-

humaine n'est autre que celle du dépassement des éléments affectifs par la raison dans l'évolution des sociétés !

Pourtant, si l'apprentissage de la raison demande effort, réflexion, travail, le sentiment n'est qu'épanchements, tendresse, plaisir... Le sentiment est à la peau de banane ce que la raison est à l'arête de poisson !

31 MAI

Les examens approchent; les interrogations se font sévères :

— Parlez-moi de la Hollande et de ses traits principaux.

J'ai assisté à un enterrement à la troisième commission de l'O. N. U.

C'EST SAMEDI, 23 octobre, la question palestinienne est inscrite à l'ordre du jour de la troisième commission de l'O.N.U. Comme à l'habitude, l'agent de service vérifie les cartes, l'ouvreuse place les invités en ondulant dans sa robe noire. Le silence onctueux du public évoque la grand-messe de 11 heures, tandis que dans l'hémicycle, parmi les délégués s'élève le brouhaha d'une classe avant l'arrivée du professeur. La France prend place à côté de l'Éthiopie, le Liban bavarde avec le Guatemala, la Grèce se promène.

Chez les journalistes, on propose des paris : parlera-t-on, oui ou non, de la question palestinienne ? Car enfin, par deux fois déjà, la Palestine a été rejetée de l'ordre du jour, cédant le pas à des motions inattendues. Mais quel prétexte pourrait bien trouver la majorité pour l'écarter à nouveau ?

OR LES TRADUCTEURS s'installent dans leurs cabines, tout le monde prend les écouteurs. et M. Spaak, président, déclare la séance ouverte.

« La commission, dit-il, est saisie d'une demande — H. C. A. 335 ! — émanant du Haut Comité Arabe de participer aux débats sur la Palestine. »

Pendant une heure, les différentes délégations donnent leur point de vue sur cette question.

U.R.S.S., Liban, Royaume-Uni, Guatemala, Syrie, Australie...

Mister Clairman, señor présidente, Gosprine, président...

L'intérêt languit et chacun se demande comment de cette ennuyeuse question de procédure, qui menace de s'éterniser, arrivera-t-on à la Palestine, au

cœur du sujet, au cœur d'un sujet brûlant ?

Très simplement, M. le délégué de l'Iran parle, il propose, sans plus, le renvoi de la question palestinienne à huitaine. Il ne prend même pas la peine d'avancer un argument en faveur de sa demande.

Sourires chez les journalistes.

— Je vous l'avais bien dit !

Léger remous chez les délégués. M. Spaak active la cadence; il fait passer au vote : par 19 voix contre 16 et 14 abstentions la proposition de l'Iran est acceptée. Aujourd'hui encore on ne discutera pas la question palestinienne. Les U.S.A. ont voté l'ajournement.

QUELLE MANŒUVRE ! Dégoûtant ! Machiné d'avance par les Américains ! Voilà qui n'est pas propre à renforcer le prestige de l'O.N.U. ! Ainsi s'exprime, à l'issue de la séance l'indignation des délégués.

Pourquoi ce nouveau délai qu'apparemment rien ne justifie ? Parce que, comme le déclare publiquement le représentant polonais, les élections présidentielles ont lieu dans huit jours aux U.S.A. Le parti de Truman, Marshall et consorts ne veut pas révéler sa véritable politique en Palestine aux futurs électeurs américains, aux Juifs notamment. Car ils y verraient de nouveaux desseins impérialistes et une raison de plus d'écartier le parti de la guerre du pouvoir.

Le tour est joué. Le président lève la séance. Tant pis si là-bas en Palestine la guerre continue. La délégation des U.S.A. se met en vacances. Semaine anglaise, conclut un délégué. Non, semaine américaine.

ALBFANN.



Un reportage sur la Pologne

I. — COMMENT VIVENT LES JEUNES

UN jour, nous avons visité à l'exposition de Wrocław. C'est sans nul doute le pavillon du Travailleur qui est le plus remarquable. Simple dans sa sobriété et son bon goût, il reflète la place d'honneur que tiennent dans la nation polonaise les reconstruteurs.

A la ville comme au village, le travailleur a réellement une place de choix au sein du peuple, il est connu et estimé de tous. Devenir un « héros du travail », prend toute sa signification en Pologne, et chacun rivalise d'ardeur et d'émulation pour parvenir à ce titre tant envié.

Voilà pourquoi la jeunesse polonaise s'est lancée dans la bataille de la reconstruction avec toute sa fougue, tout son dynamisme. Le pavillon de la Jeunesse, à l'exposition des « Terres recouvrées » de Wrocław illustre clairement la vie des jeunes.

Que fait le gouvernement pour eux ? Non seulement il les encourage par toutes sortes de moyens, mais encore il leur don-

ne la possibilité de s'instruire, de se perfectionner, de devenir des techniciens.

Voici un apprenti. Il ne travaille que six heures par jour. En sortant de son travail, il se rend dans une école professionnelle où il continue ses études. Il gagne ainsi de quoi vivre tout en suivant l'école.

En ce qui concerne ses loisirs, rien n'est négligé : piscines, terrains de sport, salles de jeux, etc. Son éducation culturelle se poursuit le soir dans les théâtres, les cinémas, clubs où se donnent des conférences, des récitals par les plus grands noms de la littérature et des arts.

C'est ainsi que grandit une société nouvelle, saine et cultivée, dans laquelle les jeunes, ensemble, luttent et travaillent pour le bien-être de tous.

Nous savons que le peuple de France, comme celui de Pologne, saura accéder au bonheur pour lequel il a tant souffert et tant lutté

Samy BOSKI.

UN DIMANCHE APRÈS-MIDI AVEC LES CADETS

par Dany SENAZ

C'était l'autre dimanche après-midi à la salle Lancy.

Des centaines de Cadets, qui pour la plupart avaient passé leurs vacances au château du Bac, se retrouvaient pour la première fois depuis la rentrée. Aussi, inutile de vous le dire, quel brouhaha, quel chahut ! La joie était partout, dans les yeux, sur les visages, dans les poignées de main, dans chaque geste. Les amitiés nouvellement forgées durant les vacances se retrouvaient là. Des petits groupes stationnaient partout, devant la porte dans la rue, dans la cour, aux abords de la salle, obstruant tout passage. Nous eûmes toutes les peines du monde à nous frayer un chemin jusque dans la salle.

Quand on entre dans la salle, qui est d'ailleurs assez petite, mais très intime, une chose vous frappe tout de suite : de grands mots d'ordre se détachent au-dessus de la scène et du balcon :

— Pas d'antisémitisme, ni de racisme dans le pays des droits de l'homme.

— Salut fraternel aux vaillants combattants d'Israël.

— En avant pour les 1.000 adhérents à Paris.

Notre ami Monikowski, secrétaire général de l'U.J.R.E., vient saluer notre réunion, en exprimant toute la sympathie de l'U.J.R.E. envers notre organisation. Il est très applaudi.

Le président donne ensuite la parole au responsable de la colonie Cadets « du 2^e mois » du Château du Bac. Evoquant les 2 mois de vacances, il décrit les activités qui y furent développées et les souvenirs familiers : les fêtes, le bal de fin de mois, la veillée organisée par les moniteurs. Ce sont des choses que les jeunes n'oublieront pas de si tôt. Dans la salle d'ailleurs on sent bien qu'ils s'en souviennent : des exclamations, des rires ponctuent le rappel des jours de vacances. « Les jeunes et la Paix ».

Mais ce n'est pas sans raison que la colonie avait pris pour thème : « Les jeunes et la Paix ». Lorsque l'orateur déclare qu'il faut s'unir aux millions d'hommes qui luttent à travers le monde pour l'indépendance et la paix, les Cadets manifestent leur accord par de longs applaudissements.

C'est ensuite au secrétaire général, Armand Demesta n, de définir les activités de notre Mouvement pour l'année qui vient et de tracer les grandes lignes de ce que nous voulons. Après avoir montré comment fonctionneront les groupes dans les arrondissements, annoncé la reprise de la chorale et notre participation au club sportif Y.A.S.K., il en arrive à parler de la raison d'être de notre Mouvement.

Il explique que les Cadets sont de toutes leurs forces avec les combattants d'Israël, comme l'indique un des mots d'ordre dans la salle, mais qu'il faut aussi lutter contre l'antisémitisme et la xénophobie renaissances. En réponse aux coups des antisémites, il ne suffit pas de tourner ses regards vers Israël. Il faut riposter et même prévenir le danger. C'est pourquoi les Cadets sont pour la démocratie, le plus sûr gage de droits égaux, sans distinction d'opinion, de race ou de religion.

Avant de se séparer, les Cadets présents décident sous des applaudissements enthousiastes, de mettre tout en œuvre pour faire de notre Mouvement avec le programme énoncé, l'organisation de toute la jeunesse juive de France, contre l'antisémitisme, pour un Etat d'Israël démocratique et indépendant, pour la victoire de la démocratie dans le monde, pour la Paix !

Ohé, les cadets !... VENEZ TOUS NOMBREUX LE MARDI, à 20 h. 30 Bâtiment C 1^{er} étage salle A "A LA CHORALE"

Impr. Centr. du Croissant 19, r. du Croissant, Paris-20 F. ROCHON, Imprimeur



- 3.000 employés au salaire moyen de 135.000 fr.
- 30 tonnes de papier.
- Des centaines de téléphones.
- Une installation de radio ultra-moderne.

Voici comment fonctionne l'O.N.U.

POUR le profane, les couloirs du Palais de Chaillot, un jour de séance du Conseil de Sécurité par exemple, ressemblent à s'y méprendre à ceux d'un théâtre ou d'une salle de concert, un soir de première: manteaux de vison et élégantes silhouettes se croisent au bas des escaliers de marbre qui mènent à la grande salle de l'ancien théâtre. Les photographes s'affairent, guettant un « sujet » sensationnel.

Les femmes du monde ont leurs entrées au Palais de Chaillot. La session de l'O.N.U.? Un événement très parisien, en somme. Il faut avoir vu cela...

Et pourtant Paris y participe si peu! Il y a bien quelques badauds qui, passant par là, s'arrêtent devant les barrières de bois et les agents de



Les discours sont enregistrés sur disques.

Un reportage d'Annette JOUBERT

utiliser, on a construit de ces bureaux. C'est qu'il s'effectue, autour des séances des Conseils et des Commissions, un travail permanent de recherches, de documentation, de traduction, de contrôle, un travail énorme qui nécessite une organisation parfaite et rationnelle, un personnel particulièrement qualifié, des experts de toutes sortes, et il faut dire que, dans cet ordre d'idée, les services techniques et administratifs ont mis en branle un mécanisme gigantesque dont le fonctionnement est remarquable.

AUTOUR DES SEANCES

IMAGINEZ qu'ici, cinquante et une nations différentes, avec leurs délégations plus ou moins nombreuses, ont besoin chaque jour d'être informées, documentées, d'accomplir des recherches concernant un sujet à l'ordre du jour d'un prochain Conseil, de telle Commission ou sous-Commission, de savoir ce qui

grands journaux étrangers, sont installés là en permanence, des hauts parleurs transmettent les discours des salles de séance.

Plus loin, le service des messages téléphoniques et télégraphiques qui portent vers tous les coins du monde les dernières nouvelles des débats.

Les sous-sols du Palais de Chaillot, eux aussi, ont été utilisés jusqu'au dernier recoin.

D'un côté, la confection des documents, de l'autre les services de la Radio et l'énorme Central téléphonique.

Au service de la Documentation, 200 employés effectuent un travail effacé mais qui permet aux délégations de recevoir chaque jour les documents indispensables à leurs travaux.

Les dactylos tapent les textes qui sont ensuite ronéotypés. Une copie en est photographiée et envoyée au siège permanent des Nations Unies à New-York, puis se fait la répartition des documents, chaque délégation ayant son casier.

Dans ce seul service, on n'utilise pas moins d'une tonne de papier par jour, amené des Etats-Unis, et on se plaint de n'avoir pas assez d'espace pour empiler les documents qui s'amoncellent jusqu'au plafond.

RAPIDITE ET PRECISION

LE cinéma, les journaux, ont rendu familier au public l'aspect de la salle, un jour de grand débat. Mais sait-on l'extraordinaire travail, rapide et précis, qui s'opère dans les coulisses?

Dans la salle, le public, les journalistes et les autres délégués, ont casqué les écouteurs, ils ont tourné le bouton au numéro correspondant à la cabine du traducteur qu'ils veulent entendre.

Tandis que parle le délégué et que son intervention est simultanément traduite en cinq langues, elle est également sténographiée par des spécialistes qui se relaient toutes les dix minutes, vont dicter leur « prise » aux dactylos, lesquelles tapent directement sur stencil.

Bien d'autres services encore entrent dans le mécanisme des Nations Unies, le service des archives, le cinéma, la poste, l'imprimerie, la pho-

tographie, perdue au milieu des squelettes du Musée de l'Homme, chacun d'eux a son rôle particulier à jouer. Les bars et restaurants, alimentés et tenus par l'hôtel Crillon ont aussi le leur.

PAS ASSEZ INTERNATIONAL !

SI l'on exige du personnel une grande compétence et un certain dévouement, il faut dire qu'en ce qui concerne les fonctionnaires permanents, leurs salaires, calculés en dollars, sont assez confortables.

Un fonctionnaire permanent moyen, attaché aux Nations Unies et se déplaçant avec elles, touche 15 dollars par jour, soit 4.500 francs, changés à la banque de l'O.N.U. Ceci pour le premier mois où l'on considère qu'il dépense plus, le second et le troisième mois, il touche moins. Les rétributions des hauts fonctionnaires constituent de coquettes fortunes!

Le personnel supplémentaire, recruté sur place et dont les emplois sont d'ailleurs subalternes, est rétribué suivant les salaires moyens pratiqués en France. Ce qui constitue une énorme différence.

Trois mille personnes environ sont employées au Palais de Chaillot. Leur choix et leur maintien en place sont-ils conditionnés uniquement par leurs compétences?

Il est impossible à un journaliste de se faire expliquer le fonctionnement des services techniques s'il ne parle pas l'anglais.

Jusqu'à la façon de travailler dans les secrétariats, le jargon administratif, l'esprit est visiblement « américanisé ».



Quelques lettres...

police à la cordelière rouge, et regardent de tous leurs yeux, cherchant une tête connue, un diplomate, un homme d'Etat.

COMMENT FONCTIONNE L'ORGANISATION

POURTANT, elle est là, cette vaste machine internationale, elle fonctionne et, dans la mesure où des hommes peuvent malgré tout y faire entendre la voix de la Paix, où il est parfois possible d'y recueillir une majorité en faveur de solutions justes, comme cette décision du 29 novembre 1947 qui concernait le partage de la Palestine (restée d'ailleurs inappliquée), les démocrates du monde entier lui souhaitent de survivre et de pouvoir un jour remplir son rôle, malgré les manœuvres de ceux qui tentent de la rendre inefficace, c'est-à-dire, en définitive, de la torpiller.

L'Organisation des Nations Unies comporte six organes principaux: l'Assemblée Générale, le Conseil de Sécurité, le Conseil Economique et Social, le Conseil de Tutelle, la Cour Internationale de Justice et le Secrétariat à la tête duquel se trouve M. Trygve Lie, ancien Ministre des Affaires étrangères de Norvège.

D'autre part, à chacun des Conseils qui forment les organes principaux de l'Organisation, se rattache un Secrétariat. Celui-ci comporte le personnel et les spécialistes indispensables aux études et aux travaux appropriés à chacun de ces Conseils.

Partout où il s'est trouvé un coin à

été dit par tel délégué, à la date de telle séance précise.

Le deuxième étage de l'« Aile Paris », le bâtiment du Palais de Chaillot, proprement dit, est entièrement réservé aux services de la presse. C'est certainement à cet étage que l'animation est la plus grande. Le long couloir, bordé de bureaux de chaque côté, ressemble au couloir d'un navire dont les portes des cabines s'ouvriraient sans cesse pour laisser entrer et sortir des gens pressés.

Les représentants des agences de presse françaises et étrangères, des

Un événement que vous ne manquez pas :

LE GRAND BAL DE NUIT de "DROIT ET LIBERTE"

Sous la présidence de Charles LEDERMAN, directeur de Droit et Liberté.

SAMEDI 6 NOVEMBRE 1948, de 21 h. à l'aube

dans les splendides Salons de l'HOTEL CONTINENTAL

2, rue Rouget-de-l'Isle. — Métro : Concorde

Vous danserez avec **Fernand Bouillon** et sa grande formation

Vous applaudirez **Renée LEBAS** la grande vedette de la chanson et la pétillante fantaisiste **Josette DAYDÉ**

RELIS la vedette du folklore juif et le ténor de l'Opéra **PASTOR**

CONCOURS DE DANSE

BUFFET

TOMBOLA

Invitations à retirer : 14, rue de Paradis, 120, boulevard de Belleville, chez tous les diffuseurs du journal
On peut retenir des tables : S'adresser à l'Administration du journal. — Téléphone : PRO 90-47 - 90-48